L'ARCHE *Editeur*

Hubert FICHTE

Hans Eppendorfer l'homme de cuir parle avec Hubert Fichte

Traduit par
Jean-François POIRIER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

HANS HEPPENDORFER

L'HOMME DE CUIR

parle avec Hubert Fichte

Texte français

Jean-François Poirier

Droits de représentation théâtrale, de radiodiffusion et de télévision réservés.

L'ARCHE
86 rue Bonaparte, Paris 6e

La pièce est composée de trois interviews authentiques qui ont été réalisées en 1970, 1973 et 1976. Elles ont été abrégées mais elles n'ont pas été remaniées d'un point de vue stylistique ou grammatical.

PERSONNAGES :

HANS EFFENBERGER.

ROBERT FICHET, l'homme de cuir.

I

AOUT 1970

F. : Hans, quel âge as-tu ?

H. : 28 ans.

F. : Et t'as été en prison combien de temps ?

H. : 10 ans, 120 mois.

F. : Et as-tu passé une partie de ce temps en régime cellulaire ?

H. : Presque exclusivement.

F. : Ça fait combien de temps que tu es sorti maintenant ?

H. : A peu près trois mois.

F. : Et comment était-ce quand tu es sorti ?

H. : Les rues étaient plus larges. Le trafic était... Des magasins self-service, y avait pas encore tout ça à cette époque. Les gens étaient habillés autrement, beaucoup plus librement. Cela se manifestait partout. On aimait nager et on voulait surtout étendre les mains... étendre les bras et simplement tâter cette sensation de liberté avec le bout des doigts.

F. : Comment est-ce donc concrètement ?

H. : On a vécu pour toi pendant dix ans et cet instant où tu peux vivre toi-même... Tout est... Tu peux traverser les rues en biais, tu peux t'arrêter devant les vitrines. On sent même le pavé arrondi inégal sous les pieds.

F. : Comment était ce moment ? Un homme est venu et a ouvert la porte devant toi.

H. : C'est un moment comique. Ce qu'on aimerait, c'est refaire ce pas en arrière. Les premiers jours je n'ai presque fait que marcher, je suis allé tout le temps à une vitesse folle, au point que quelqu'un qui m'accompagnait n'arrivait jamais à suivre. Simplement pouvoir une fois marcher sans avoir à faire douze pas en longueur et trois pas en largeur. Qu'on puisse étirer les bras sans buter à nouveau d'une façon ou de l'autre contre des murs. Oui, et puis on respirait

d'abord d'abord un bon coup, oui, puis on marchait simplement.

F. : L'air. Aussi l'odeur de l'air ?

E. : Oui, sûrement. Les arbres sentent. Les feuilles sentent. C'était tout à fait [illegible], d'une certaine façon la liberté avait une odeur.

F. : Personne ne t'attendait ?

E. : Dans les dernières années une femme m'avait prise en charge, une collaboratrice bénévole de l'association des tribunaux allemands pour enfants ou quelque chose comme ça. Cette femme [illegible] me chercher. Et [illegible] dix ans je suis retourné ensuite pour un jour [illegible] ma mère.

F. : Avec cette femme ?

E. : Oui. Je l'avais priée d'être présente. La femme pensait qu'il fallait simplement que je le fasse, de passer cette journée [illegible] ma mère qui se réjouissait vraiment beaucoup, qui s'était préparée à m'accueillir, bien que j'aie eu pas mal de répugnance pour cela et c'est seulement après, lorsque nous avons quitté Kiel, lorsque les adieux avec ma mère [illegible] eu lieu et qu'elle [illegible] c'est alors seulement que la vraie liberté [illegible] au fond !

F. : Pourquoi ta mère n'est pas venue te chercher ?

E. : C'est compliqué. Je ne le voulais au fond pas du tout non plus.

F. : Tu [illegible] de Kiel pour Hambourg ?

E. : J'ai habité chez cette femme les premières semaines et [illegible] là, pour la première fois, à connaître quelque chose comme une famille.

F. : Qui [illegible] après cela ?

E. : Un ancien détenu, un soutenueur ici de Hambourg, dont j'avais fait la connaissance en taule. Il [illegible] comme ça de l'argent pour que je puisse m'acheter des affaires. De ces dix ans je n'avais rapporté avec moi que 500 marks et sur ces 500 marks je devais m'équiper entièrement à neuf. J'avais terriblement faim [illegible] de gâteaux et de sucreries. J'ai pris dans ces quelques semaines un petit ventre à force de

bouffer. Quand je sentais quelque part des gâteaux frais, j'étais vraiment high. Des pains au chocolat frais. On en a rêvé. Ou de fruits frais. Ou d'un morceau de viande rôtie dans lequel on puisse mordre sans avoir tout de suite fini. Cette sensation, qu'il y avait là quelque chose en plus, qui allait au-delà de la faim.

F. : Mais plus manger - moins boire ? Ou bien...

E. : J'ai aussi bu des quantités folles. Sept litres par jour parfois. Par exemple pendant ces années j'ai beaucoup souffert de la faim. Je n'ai parfois rien mangé de toute la semaine. Il n'y avait la plupart du temps rien d'autre à boire que cette lavasse. Alors on buvait, tout simplement, l'eau du robinet. On détestait cette eau. Mais on avait soif. On n'arrêtait pas d'en ingurgiter.

F. : Etait-ce une sorte de grève de la faim ?

E. : Non. Il se passait, par exemple, qu'on savait, on pouvait prévoir des années à l'avance ce qu'il y aurait à manger le mercredi. Toujours et encore cette sauce en poudre ou du Canigou - c'est un énorme pâté de sable. On n'a seulement qu'à le sentir, alors on n'avait plus faim. On avait ces pommes de terre pâteuses en horreur, parce qu'elles étaient simplement trop pleines d'eau. Et puis, le soir, avec ça un hareng pas lavé, brûlé de sel. Et puis on regardait dans la gamelle d'aluminium et on voyait là cette bouffe figée et puis on mettait de l'eau et on foutait le tout à la tinette. De temps à autre il y avait bien un morceau de pain blanc frais. Ça on le mangeait alors bien tranquillement et on en retirait la pâte molle, on pétrissait ça et on mangeait ces petites boules pressées et on s'imaginait que ça pourrait être un pain au chocolat aux pommes.

F. : Et ton copain, ce souteneur... Es-tu beaucoup sorti avec lui ?

E. : Oui. La première fois de ma vie il m'a invité à un repas chinois. J'ai commandé quelque chose qui avait un nom tout à fait rigolo. Et après, c'était si fort que j'ai dû boire une bouteille d'eau minérale parce que ça brûlait vraiment tout. Et à la fin il m'a emmené à cette comédie musicale: "Hair". C'était absolument la première comédie musicale que je voyais.

F. : Qu'est-ce que tu a fait comme autres connaissances ?

E. : J'ai fait la connaissance, c'est-à-dire, je le connaissais déjà par lettre, d'un écrivain de Hambourg. Il m'a accueilli d'une façon vraiment touchante. Je pouvais me servir de sa bibliothèque, je pouvais manger là et...

F. : Tu as fait la connaissance d'autres écrivains encore ?

E. : Oui, un, avec lequel je correspondais déjà depuis deux, trois ans. C'est à lui aussi que j'avais fait, secrètement, passer en fraude mes premiers textes. Il en avait fait ensuite la critique qu'il m'avait fait parvenir à son tour par des voies détournées. J'ai fait sa connaissance ensuite personnellement dehors. Puis nous avons bavardé jusqu'au milieu de la nuit à propos de mes textes. Et je dois dire honnêtement que c'est un des plus beaux moments que j'aie vécu peu de temps après ma libération...

F. : Quand as-tu commencé à travailler ?

E. : Je suis sorti le 19 mars... et ensuite au travail le 1er avril.

F. : Où ?

E. : Dans un hebdomadaire de Hambourg ici dans le centre.

F. : Comme quoi ?

E. : Oui, d'abord à l'administration générale, expédition et réclamations et traitement des invendus, emballage.

F. : Est-ce que tu y écriras aussi ?

E. : Oui, maintenant on m'a chargé d'écrire une histoire sur le conseil de direction de la presse du P. C. allemand. J'ai suivi en tout ce cours de journalisme par correspondance, le truc s'appelait "Ecole supérieure de rédaction", et j'ai terminé avec des notes étonnamment bonnes.

F. : Ainsi maintenant, cinq mois après ta libération, tu voles entièrement de tes propres ailes ?

E. : C'est un petit peu engagé. C'est pas tout à fait comme ça. Je manque beaucoup moins d'assurance. Les premiers jours après ma libération... je bégayais encore vraiment. Simplement, j'ai à peine pu parler

à quelqu'un toutes ces années-là. Simplement, j'avais un petit animal en tissu avec qui je bavardais. Les autres bavardaient avec le mur. Pendant le temps que j'étais en taule, je me suis simplement forcé à me lire à haute voix quelque chose dans le journal, simplement pour ne pas rester sans parler.

Pendant ces quarante minutes de libre que l'on a par jour, où on peut traîner ses savates en rond dans la cour avec n'importe quel autre co-détenu, alors on parle le plus souvent du sujet numéro un ou d'un fonctionnaire quelconque. Le plus souvent c'est aussi comme ça, on écoute l'autre seulement parce qu'il voudrait bien vider son sac et on est soi-même tellement ballot qu'on pense : Ah, bon dieu écoute-le donc !

F. : Est-ce que tu continues à habiter dans cette famille ?

E. : Non. À cause de mon (semble pour) l'autonomie, pour l'indépendance ou quelque chose comme ça, je voulais avoir aussi vite que possible quelque chose à moi. Et alors il s'en tout simplement trouvé que Peter, ce souteneur, m'a fait une offre : Dis donc, j'ai là un logement dans le faubourg et le truc est vide et si t'as envie et bien crèche donc là.
- C'était comme ça un studio, coin cuisine, douche et des espèces de meubles laqués, des lits français, une armoire, une petite table ronde, une espèce de fauteuil de dame avec un volant en bas. Vue de biais sur la Reeperbahn et les murs si sonores qu'on entendait continuellement les visites des clients d'à côté ou bien quand le souteneur donnait une volée à sa môme le matin à quatre heures. Je ne m'y sentais pas très bien.

F. : À cause de la fille ou à cause de l'exiguité du logement ?

E. : Une espèce d'angoisse de l'ascenseur. Ça n'était pas autre chose qu'une cellule un peu plus grande.

F. : Alors tu as déménagé ?

E. : Oui, parce que cet écrivain d'Ovelgönne m'avait procuré une grande pièce chez des amis, parce que tous pensaient qu'il fallait que je parte de là à tout prix, parce que je traînais simplement la nuit jusqu'aux premières heures du matin. J'étais vraiment désaxé, comme

une éponge et je voulais simplement voir des gens.

F. : Emmenais-tu aussi des amies dans ta chambre ?

E. : Oui. C'est dans cette pièce que j'ai couché absolument pour la première fois avec une fille. Lorsqu'on m'a mis en taule à dix-sept ans il n'y avait encore rien eu. Pendant ce temps naturellement non plus et alors je voulais simplement essayer. Je voulais savoir si je pourrais. La gosse voulait aussi de toute façon. À vrai dire beaucoup plus que moi et je la trouvais aussi très sympa. C'était une ancienne putain d'un Eros-center. Ben oui, alors nous avons fait cette histoire-là ensemble.

F. : Et après, tu as couché (là) assez souvent avec des filles ?

E. : Non, ç'a été la seule fois.

F. : Est-ce que tu n'éprouvais pas le besoin de passer continuellement les nuits avec quelqu'un ?

E. : Si, c'est à vrai dire la raison pour laquelle je faisais monter là des gens avec moi, simplement avoir (auprès de soi, ne pas vouloir) quelqu'un rester couché tout seul. En fait, je faisais monter avec moi des hommes. D'une certaine façon, cela tient à autre chose. La fille avait joui. Toute cette histoire ne me plaisait pas. Souvent, je me sentais assez honteux. Ce qu'il y a, c'est que (quand) j'étais encore en internat, à seize ans, et pendant les vacances d'été, (alors j'ai fait) du stop à travers l'Allemagne. En chemin, (j'ai été) pris par un conducteur de voiture de sport et quelque part sur l'autoroute, il (a) commencé à (me tripoter) me détourné, bien que naturellement, cela ne doive pas être une excuse. Et j'ai ressenti (pas mal) de dégoût (pour cette histoire) et puis je l'(ai) oublié aussi. Pourtant je tenais à ce souvenir parce qu'il m'avait donné quelque chose comme de la tendresse, simplement la caresse de la peau, des mains. Et puis après, quand je suis rentré là-dedans, du fait de ma détention

en cellules [redacted], là il ne s'est rien produit, [redacted] ou, en tout cas, presque rien. Après cette époque, après cette expérience avec la fille, alors, simplement, j'allais draguer [redacted] systématiquement dans des bars de ce genre sur la Reeperbahn. La première fois, j'ai vu [redacted] un homme qui était un peu plus âgé, dans les vingt-neuf ans, et j'ai couché ensuite avec lui et je me suis senti assez heureux cette nuit-là. Je l'aurais bien gardé. Il avait un ami attitré et ainsi l'histoire n'a pas marché [redacted]. J'ai été alors bien sûr, affreusement malheureux.

F. : Est-ce qu'à ce moment tu faisais la connaissance de tes partenaires principalement dans des bars homosexuels ou bien aussi dans la rue ou dans des parcs ou dans des toilettes ?

E. : Dans des bars.

F. : Est-ce que c'est facile pour toi de trouver quelqu'un ?

E. : Oui, jusqu'ici, oui. Quand on entre là en nouveau venu, il arrive plus souvent qu'on soit accosté que le contraire.

F. : Est-ce que tu les paies ?

E. : Encore jamais. Par principe, je ne le fais pas.

F. : Est-ce que tu as trouvé beaucoup de partenaires ?

E. : [redacted] Huit, à tout casser.

F. : Est-ce que tu aimerais mieux avoir un ami attitré ?

E. : Je crois que la plupart ont le désir d'avoir un ami attitré. Au fond, je déteste cette façon d'être assis en rond dans les bars et d'être dévisagé.

F. : Tu disais que tu avais trouvé un jeune homme avec lequel tu serais bien resté et que ça n'a pas marché parce que l'autre avait un ami.

E. : C'est, en effet, la véritable raison. Mais il y avait encore quelque chose d'autre. Il cherchait un amant et, moi, je cherchais un ami. Je ne suis pas tellement avide de [redacted] l'autre du point de vue sexuel. Cela ne joue pas pour moi un rôle primordial. J'aimerais simplement avoir ce sentiment que quelqu'un est là, dont on peut [redacted] entendre la voix

quand on a envie de l'entendre, quelqu'un qui vous donne un sentiment de sécurité, qui comble aussi ce petit besoin de tendresse, qui soit une sorte de portemanteau...

F. : Et serais-tu prêt à être aussi pour l'autre ce portemanteau ?

E. : Mais oui !

F. : Et tu croyais que tu avais trouvé dans ce jeune homme le partenaire ?

E. : Je n'avais pas encore beaucoup d'expérience. Au fond, je n'avais pas encore apprécié correctement ce qui concerne l'appétit sexuel.

F. : Et c'était venu de toi le désir d'une relation stable ou bien de lui ?

E. : Non, non, c'est chez moi bien sûr qu'il y avait ce désir. Et, un beau soir, il est brusquement arrivé [redacted] qu'il avait rompu avec son ancien ami, qu'il voulait rester chez moi si je voulais bien de lui. Je n'avais pas confiance du tout, parce que je me disais que, s'il tenait véritablement autant à l'autre, alors cette rupture ne se ferait pas comme cela brusquement, et en l'espace d'une heure. Naturellement, j'ai tout de même espéré. Après les deux, trois, quatre, cinq premiers jours, on a même alors commencé à échafauder des plans et puis bang ! c'est arrivé.

F. : Quoi ?

E. : Qu'il voulait retourner vers l'autre, il est vrai, sans vouloir non plus renoncer à sa liaison avec moi.

F. : Il avait encore d'autres amitiés ?

E. : Il avait encore d'autres amitiés. Pour moi, bien sûr, c'était amer et alors j'ai dit : bon, écoute-moi bien, ça me n'est tout simplement impossible. Retourne vers lui. Si tu as des soucis quelconques, o.k. ! Si jamais tu as besoin d'un conseil ! - Tout ce qu'on dit quand on l'a assez saumâtre.

F. : Tu travailles donc maintenant tous les jours dans cet hebdomadaire. Tu ne trouves pas cela très étrange de sortir maintenant de prison et de déjà reprendre une activité du même genre ?

E. : Eh bien, je me suis déjà astreint à la discipline, là-bas en taule - C'est-à-dire j'ai entraîné ma volonté.

F. : Combien gagnes-tu ?

E. : Huit cents, brut.

F. : Et comment se comportent les collègues vis-à-vis de toi ? Savent-ils que tu sors de prison ?...

E. : Parmi les gens avec qui je travaille, personne ne le sait. Je passe auprès d'eux, dans une certaine mesure, pour un cas à part. Entre-temps le contact s'est vraiment renforcé. Ce sont surtout des femmes avec qui je travaille là. Oh oui, je suis assez [redacted] et parfois un peu brutal, aussi dans ma façon de m'exprimer notamment, mais d'une certaine [redacted] ils aiment peut-être ça.

F. : Et comment sont [redacted] supérieurs avec toi, eux qui savent d'où tu viens ?

E. : Très larges d'esprit. Je dirais même d'une bienveillance vraiment convaincante, serviables également, c'est-à-dire tout simplement sympathiques, réellement sympathiques.

F. : Et ton travail t'amuse ?

E. : Tu sais, c'est une occupation presque exclusivement manuelle, l'esprit n'est pas trop accaparé. J'aimerais naturellement, [redacted] quelque chose qui pourrait me satisfaire aussi un peu plus dans ce domaine.

F. : Tu as connu pendant cette époque beaucoup de bienveillance. Cette bienveillance ne te délecte pas un petit peu de temps en temps ?

E. : Si, si, oui. J'ai remarqué, par exemple, que cette femme qui s'est occupée de moi pendant des années, voulait maintenant son tribut, que cette femme collectionne la reconnaissance comme d'autres collectionnent les dessous de bock.

F. : Et quelle [redacted] ta réaction ?

E. : Cette tutelle ! Une fois, je téléphonais et alors ça a éclaté, alors j'ai traité tout simplement cette femme de conne et là elle a raccroché très indignée.

F. : Qu'est-ce que tu aurais souhaité que les hommes fassent vis-à-vis de toi ?

E. : Tout simplement que quelqu'un [redacted] là et qu'on [redacted] simplement [redacted]

F. : Et est-ce que tu as [redacted] ?

E. : Non, [redacted] Je le leur ai également dit, alors ça les a d'abord froissé, et puis après ils l'ont reconnu mais ils expliquaient cela simplement en disant que c'était impossible. Ici dehors, il n'y a pratiquement plus personne qui soit en mesure, simplement, de vider son sac [redacted], pour des raisons de temps. Ils courent tous, après le pèze parce qu'ils doivent vivre et qu'ils doivent financer leurs importantes dépenses.

F. : Est-ce que tu éprouves de grandes difficultés dans ton comportement ? Est-ce que tu as constaté des manques ?

E. : Le plus dur était au fond de dissimuler mon propre manque d'assurance, [redacted] que celui d'en face ne le remarque pas.

F. : Manque d'assurance - en quoi ?

E. : Il y avait simplement un immense trou. Et quand ils parlaient de films, de musique - tout cela c'était des choses que je n'avais jamais entendues. Oui, alors on ferme son bec et on se contente de faire [redacted] sa mémoire et à la prochaine conversation, alors, on a déjà réemmagasiné [redacted] ça.

F. : Est-ce que c'était facile pour toi de mener un dialogue, que pendant dix ans tu n'avais pas pu mener ?

E. : Oui. Avec le truc de pouvoir écouter, de très, très peu parler moi-même, de placer mon mot de temps en temps ou de la [redacted] en déluge. Il pense alors avoir eu une conversation épatante avec moi bien

que je n'aie peut-être pas échangé de mon côté plus de cinquante mots de toute la soirée.

F. : Pour regarder, comment cela se passe ? Pendant dix ans tu n'as eu dans ton champ visuel qu'une cellule, n'as-tu pas dû réapprendre complètement à embrasser un horizon plus vaste ?

E. : Oui, c'était irritant. J'ai assez peu vu. Et il m'arrive encore aujourd'hui, à force de vouloir tout percevoir, de voir simplement encore moins.

F. : N'éprouvais-tu pas le besoin de rattraper des expériences ?

E. : Oui. Simplement le sentiment d'avoir manqué un nombre formidable de choses. On pense qu'on n'a absolument pas une heure à perdre en dormant. Voir, voir, voir, voir, vivre, vivre, vivre, marcher, marcher, marcher, marcher.

F. : Et manger des pains au chocolat ?

E. : Oui. Sentir. Goûter. Absorber. Savourer.

F. : Qu'est-ce que tu préfères manger maintenant ?

E. : De la viande rôtie.

F. : Et qu'est-ce que tu préfères boire ?

E. : Toujours beaucoup de jus de fruits. Avant tout, des choses sucrées. Je ne sais pas pourquoi, je suis très gourmand, beaucoup de gâteaux, également des fruits, beaucoup de fruits. Autrefois on me donnait une pomme par semaine. J'avais une terrible envie de fruits. Le parfum des framboises, des myrtilles, des fraises. Je suis d'une certaine façon déçu, je suis déçu par les fraises. J'ai mangé il y a quelques semaines, j'ai mangé pour la première fois des fraises. Elles étaient beaucoup plus sucrées dans mon souvenir, elles sont toutes, d'une certaine façon, trop aqueuses. D'une certaine façon, elles ne sont pas assez sucrées.

F. : Avais-tu une grande faim de lecture ?

E. : Une grande faim de lecture ?! J'avais une grande faim d'images !

F. : Vas-tu beaucoup dans des expositions ?

E. : Ce sont des images mortes. J'aime bien les images vivantes. Des situations, des gens ivres le matin quand les bistrots ferment. Il m'arrive de circuler d'un bout de la ville à l'autre, simplement pour être assis dans le métro, dans un coin et regarder les gens.

F. : Ecoutes-tu beaucoup de disques ?

E. : Oui, mais assez modérément. Je ne suis allé ni au théâtre municipal ni à l'opéra mais j'irai dès que je serai financièrement un peu plus au large.

F. : Qu'est-ce que tu aimerais voir au théâtre municipal ?

E. : J'aimerais, à vrai dire, voir précisément des mises en scène de Lietzau, peut-être Les Brigands. J'aimerais aussi voir le nouveau Thomas Bernhard, Une Fête pour Boris !

F. : Le monde des bars homosexuels - il y a des chantages, des rixes, des maladies vénériennes - t'es-t-il arrivé d'y faire des expériences désagréables ?

E. : Une seule fois il y a eu, à une heure quelconque du matin, une petite bagarre. Il y avait là un groupe de gigolos qui attaquaient un vieil homme et voulaient le dévaliser. Je me suis interposé, en fin de compte le vieux a pu récupérer son argent. Les jeunes ont pris le large.

F. : Pourquoi as-tu fait cela ?

E. : Pas par pitié. Ça, je ne le dirais pas. Mais d'une certaine façon je trouvais tout simplement ça juste d'aider le vieil homme. J'aime pas ce genre de chose.

F. : Tu t'en es pris à combien de garçons ? A trois ?

E. : A trois.

F. : C'était quelque chose qui aurait pu mettre ta vie en jeu ?

E. : Il y a toujours parmi les gigolos un tas de froussards.

F. : As-tu été blessé ?

E. : Oh, je me suis un peu ouvert la cheville et j'ai attrapé un assez gros épanchement de sang au mollet. Mais c'était insignifiant.

F. : Est-ce que tu as blessé les garçons ?

E. : Oui, sûrement. Ils ont un peu saigné. L'os du nez était peut-être un peu abîmé et les lèvres.

F. : Ils ne t'ont pas fait pitié ?

E. : Non.

F. : Est-ce que tu aurais pu les blesser aussi plus sérieusement ?

E. : Je crois bien.

F. : Les aurais-tu tués ?

E. : Là, je suis très sceptique. Là aussi, je suis très prudent. Tous ces mots comme pitié etc. je n'aime pas me servir de mots comme ça, je ne les aurais pas tués. J'aurais trouvé un moyen quelconque.

F. : Est-ce que ce n'était pas une confirmation : maintenant je suis libre. Je peux même me battre !?

E. : Non. J'étais aussi un peu déprimé. Je ne voulais à vrai dire plus jamais casser la figure de quelqu'un.

F. : Est-ce que tu t'es lancé délibérément dans cette bataille ou était-ce un coup de tête ?

E. : C'était un coup de tête. Mais ce vieil homme me faisait simplement pitié.

F. : En Allemagne il y a une augmentation des maladies vénériennes. Est-ce que tu as été contaminé au cours de tes aventures ?

E. : Non.

F. : Aimerais-tu plus tard posséder une maison ?

E. : Pourquoi pas ? Sûrement !

F. : Est-ce que les vêtements sont pour toi très importants ?

E. : Pour ainsi dire pas. Je déteste toutes les couleurs criardes. Je préfère des vêtements discrets, il faut qu'ils soient, résistants, sans plus, [redacted] j'aime bien une veste de cuir, non pas pour donner dans le genre rocker ou dans la dérision de "Easy Rider" mais comme ça, tout simplement parce que je la trouve négligée, simplement parce qu'elle me plaît.

F. : Détestes-tu les chaînes et les habits pop ?

E. : Je ne déteste pas [redacted], non ! Je n'aime pas cette note féminine trop accentuée, parce qu'elle me rappelle trop les femmes. Je ne sais pas, mais une mode [redacted] de ce genre, je trouve simplement [redacted] pas beau, un homme est un homme, une femme est une femme. Cela devrait aussi rester comme ça. Un homme ne devrait pas s'habiller comme une bonne femme.

F. : As-tu un comportement sexuel bien arrêté ?

E. : Là aussi, je suis ouvert à tout. Je trouve [redacted] simplement idiot de tracer des frontières quelles qu'elles soient.

F. : Aimes-tu aller danser ?

E. : Je n'ai encore jamais dansé.

F. : Qui étaient tes parents ?

E. : Oui, c'est difficile. Ma mère est une coiffeuse qualifiée. Comme je l'ai vue [redacted] les photos, autrefois une femme belle comme le jour. Mon père - je suis un enfant naturel. Je ne sais à peu près rien de mon père.

F. : Est-ce qu'il s'est occupé de toi ?

E. : Ma mère n'en a jamais parlé.

F. : Tu ne sais pas non plus si ton père vit encore ?

E. : Oui, mon père doit être en vie et se trouver aujourd'hui quelque part au Canada.

F. : Tu es né en 1942.

E. : A Lüttgenbury, né dans une clinique privée quelconque. Tout de suite après ma naissance, je suis allé chez des étrangers. Ma mère m'a mis là en nourrice. Au bout d'un an, ma grand-mère a découvert que ma mère avait un enfant. Ma grand-mère m'a emmené alors en Silésie.

F. : Quand est-ce que c'était ?

E. : En 43. En 45. Nous avons ensuite dû fuir, par la Bavière, en Souabe chez ma tante.

F. : As-tu des souvenirs de tes parents nourriciers ?

E. : Tout ce que je sais, c'est que, quand ma grand-mère est venue, j'étais presque mort de faim.

F. : Qui c'était ces gens-là ?

E. : Je ne le sais pas non plus. Je crois des paysans.

F. : Quel est ton premier souvenir ?

E. : J'étais amoureux d'une grande maison avec beaucoup de lapins. Je m'asseyais souvent dans les clapiers. Sur notre route, en Bavière, j'ai encore en mémoire des attaques d'avions en rase-mottes. Je ne sais pas pourquoi. Ma tante me tenait serré contre elle et nous étions allongés quelque part au bord d'un lac. Là on voyait distinctement voler des avions voler en rase-mottes et ils nous voyaient et l'un des avions est passé au-dessus de nous et puis a lancé ses bombes un peu plus loin. Je ne crois pas qu'il voulait nous toucher. Ma tante avait très peur et disait : surtout pas la tête. Surtout pas la tête.

F. : Et ensuite tu es allé à Göppingen. Est-ce là également qu'on t'a envoyé à l'école ?

E. : Non, lorsqu'ensuite j'ai eu l'âge d'aller à l'école ma grand-mère est partie avec moi pour Kiel. Et là, nous avons vécu ensemble dans une pièce.

F. : Ta mère, toi et la grand-mère ?

E. : Oui.

F. : Etais-tu un bon élève ?

E. : Oui, les premières années j'étais un excellent élève.

F. : Aimais-tu aller à l'école ?

E. : Oui. Les premières années d'école communale, j'aimais bien. J'avais un maître principal auquel j'étais très attaché. Puis je suis allé dans le primaire supérieur. Ça allait encore. A onze ou douze ans j'ai obtenu une bourse en raison de dons musicaux au-dessus de la moyenne et j'ai suivi un cours de violoncelle. Et puis, j'ai eu un professeur de

physique-chimie, que j'aimais bien aussi et qui un beau jour a essayé quelques travaux d'approche dans le laboratoire. Alors j'ai fichu le camp. A partir de ce moment-là, j'ai commencé à sécher l'école.

F. : Qu'est-ce que c'était ces travaux d'approche ?

E. : Il m'a pris et m'a pressé sur la table de préparation. J'aimais bien porter toujours des culottes de peau, il a essayé de retirer mes vêtements et les siens et son sexe pendait dehors.

F. : Qu'est-ce que tu trouvais de dégoûtant à cela ?

E. : C'était un vieil homme et il avait toujours en parlant de drôles de flocons d'écume au coin des lèvres et puis il a voulu m'embrasser.

F. : Avais-tu des amis ?

E. : Non, aucun.

F. : Pourquoi ?

E. : Oui, je sais, c'était difficile. Au village où nous habitions après, là il n'y avait pour ainsi dire pas de garçons et en plus ils n'étaient jamais là. Alors que j'avais treize ans, ma grand-mère est morte. J'étais donc seul avec ma mère et nous n'avions vraiment rien à nous dire, c'était déconcertant. Nous nous évitions. Elle avait ses amis et alors elle m'envoyait ailleurs. A plusieurs reprises il a fallu que je surprenne ma mère en pleine action. A cette époque-là nous étions déjà dans le nouveau logement. Oui, oui, je les ai vus tous les deux sur le sofa. Lui assez corpulent. Ma mère aussi, déjà assez grosse. Je veux dire, la chose était toute bête, quand l'ami venait, alors on me glissait de l'argent dans la main, alors à moi de voir où je passerai la journée. Je pouvais aller au cinéma. Puis en chemin, j'avais faim. Alors je voulais rentrer à la maison, je sonnais bien sûr chez nous, et puis il fallait que j'attende sur le palier, je recevais à toute allure une tartine de beurre vite faite.

F. : Est-ce que tu as souvent eu des images de ta mère et de ses amis devant les yeux ?

E. : Oui. Je l'ai suivie. Elle avait encore loué une chambre au mois dans une pension. Là, je restais parfois des heures devant la porte. Alors, je voyais quand il venait, quand il s'en allait.

F. : Qu'est-ce qui t'effrayait chez ta mère ?

E. : Ma mère était une femme assez passionnée. Mais d'un autre côté, elle était toujours d'un superficiel, d'un froid. Le fils n'était bon qu'à être montré à la cantonade.

F. : Ta mère a-t-elle toute sa vie mené une vie frivole ?

E. : Oui, ça devenait pire d'année en année. Je me sentais complètement superflu. J'ai su très tôt que ma mère avait essayé de se faire avorter et que ça n'avait pas marché. Et j'étais tout de même venu.

F. : Par qui as-tu appris ça ?

E. : Par sa sœur.

F. : Quel âge avais-tu alors ?

E. : Cinq ans.

F. : Comment t'a-t-elle expliqué ça ?

E. : Elle a commencé par me dire simplement que ma mère ne m'avait jamais voulu.

F. : Et le sentiment prédominant vis à vis de ta mère était la peur ?

E. : Oui.

F. : Tu croyais qu'elle continuerait à essayer de t'éliminer ?

E. : Oui.

F. : Mais pourquoi donc aimais-tu bien être près d'elle ?

E. : Je ne sais pas. Bien sûr il n'y a pas de voix du sang, bien sûr c'est de la blague.

F. : Pensais-tu qu'elle pourrait te tuer ?

E. : J'aurais pensé que c'était possible. Dans l'optique d'aujourd'hui, c'est bien sûr absurde. Mais autrefois je pensais que c'était véritablement possible. Je dormais avec mon couteau de scout sous l'oreiller.

F. : Tu pensais qu'elle allait te tuer ?

E. : Peut-être m'empoisonner.

F. : Contre cela le couteau de scout n'aurait servi à rien.

E. : C'est juste. Quand elle allait au travail, elle me mettait mon repas sur la table et ce repas me semblait avoir un goût amer. Après en avoir rapidement goûté un morceau, je le jetais toujours.

F. : Et le couteau de scout, tu le prenais parce que tu croyais qu'elle allait se livrer sur toi à des voies de fait ? Comment ?

E. : M'étrangler, quelque chose comme ça. Je ne sais pas, m'assommer.

F. : Est-ce que tu savais comment se passe un avortement ?

E. : En tout cas quelque chose avec des instruments, ça je le savais. Mais je pensais aussi toujours que ça se passait avec des piqûres.

F. : N'as-tu jamais rêvé que tu attaquerais bien ta mère ?

E. : Je l'ai rêvé.

F. : Sous quelle forme ?

E. : Que je la poignarderais bien, la détruirais bien, l'anéantir, l'enlever à ses amis, me venger.

F. : A quinze ans, avais-tu déjà des sensations érotiques ?

E. : Je dirais que oui, sûrement.

F. : As-tu rêvé que tu allais t'approcher de ta mère de la même façon que ses amants s'approchaient d'elle ?

E. : J'y ai parfois pensé. Oui, c'est arrivé.

F. : Etais-tu déjà mûr physiquement à cette époque ?

E. : Sexuellement, je n'étais pas particulièrement très développé. Absolument pas précoce. Le premier véritable contact sexuel a été cette histoire dans l'auto.

F. : N'as-tu jamais vu quelqu'un d'autre en rapport avec ta sexualité ? Etait-ce toujours ta mère ?

E. : Je crois que oui.

F. : Tu avais une bourse pour le violoncelle. Quelle musique aimais-tu ?

E. : Je trouvais Mozart bien. Haendel. Feu d'artifice. Water-music. Et aussi les Sarabandes.

F. : Lisais-tu beaucoup ?

E. : Je lisais énormément.

F. : Quoi ?

E. : Beaucoup, beaucoup les Russes.

F. : Est-ce qu'à cette époque tu t'intéressais à la peinture ?

E. : Aux travaux de Kollwitz ou aussi de Modersohn-Becker, les premières gravures de Van Gogh.

F. : As-tu toi-même écrit à cette époque ?

E. : Non. - Des petits poèmes.

F. : Te souviens-tu encore de quelques-uns ?

E. : Peu. Beaucoup de mort. Non pas la situation de la mort en soi mais le moment où on meurt.

F. : As-tu pensé au suicide ?

E. : Ahhai. L'endormissement et puis à un moment la lueur de l'au-delà qui se lève.

F. Où ça, au-delà ?

E. : Je ne sais pas. A moi dire, Dieu n'a jamais [redacted] été pour moi un problème.

F. : Tu n'as pas été élevé religieusement ?

E. : Ma grand-mère était témoin de Jéhova. Moi-même [redacted] j'ai bien été mormon.

F. : Comment en es-tu arrivé là ?

E. : Tout simplement, parce que je cherchais d'une certaine façon de la sécurité, d'une certaine façon un soutien, un enthousiasme quelconque qui m'arrache à moi-même.

F. : Mais tu avais pourtant la musique ?

E. : Oui, mais ça ne me suffisait pas. Mon professeur de violoncelle - il était aussi pédéraste. Et puis il buvait en plus. C'était assez dégoû-tant

Et puis à un moment ou un autre, j'ai aussi abandonné ces leçons.

F. : As-tu déjà eu autrefois des absences telles que tu quittais [redacted] ton état normal ? Pendant les attaques en rase-mottes ?

E. : Là je n'étais plus que peur.

F. : Mais c'était de la peur ordinaire ?

E. : Je dirais, oui. Mais ensuite, on continue toujours à avoir ce tremblement souterrain [redacted]. Au point que mes mains commencent tout doucement à trembler, cette peur qui... jusque dans les mains...

F. : As-tu vu beaucoup de cadavres ?

E. : Non. Cinq peut-être.

F. : A quelle occasion ?

E. : A des enterrements, exposés à la morgue [redacted].

F. : Jamais déchiquetés ? Pas d'accident de la circulation ou...

E. : Oui, j'ai assisté une fois à un accident de la circulation. A neuf ans, je crois, à Kiel. La tête, elle nous a pratiquement roulé devant les pieds. Alors ma grand-mère m'a arraché de là. Je fixais, comme fasciné, cette tête qui a roulé jusqu'au bord du trottoir, jusqu'à l'endroit où nous étions. Je n'ai vu que les yeux, des yeux gigantesques.

F. : Est-ce une des expériences très importantes de ton enfance ?

E. : Je me suis également déjà procuré des photos de morts.

F. : Quand ?

E. : Lorsque circulaient les [redacted] de Nienberg dans les années 56... Et j'ai regardé ces visages éclatés, ces corps exténués [redacted].

F. : Comment t'es-tu imaginé l'avortement ?

E. : Je me suis imaginé que l'embryon a une voix.

F. : Et allait crier ?

E. : Sûrement, oui. Je sais que c'est curieux, mais seulement [redacted] simplement comme ça. Parce que la chose a raté, il se pourrait que l'embryon ait ri.

F. : Maintenant si [redacted] sa n'avait pas raté. Comment t'es-tu représenté cet embryon mort ?

E. : On l'aurait saisi, on aurait plongé la main pour le sortir, l'écraser, l'étrangler, le prendre dans les mains et ensuite l'écrabouiller.

F. : Mais les instruments...

E. : Oui, avec des instruments tranchants, des couteaux, avec du métal, des aiguilles.

F. : Des débris de verre ?

E. : Non. Mais là où on le mettait - dans des boccaux de verre.

F. : Du cristal ?

E. : Oui, du cristal. Transparent.

F. : As-tu entendu parler de la momification, de...

E. : Oui, j'ai regardé beaucoup de momies, des corps conservés dans des marais etc. dans des musées. J'allais souvent dans les musées quand il n'y avait personne dedans. Les visages ou les pharaons dans ces cercueils, embaumés...

F. : Y-avait-il là, un rapport entre embryon et momie ?

E. : J'ai aussi regardé cela, je ne sais plus quand, dans de l'alcool... C'était à Brême dans le musée d'ethnologie, le musée d'outre-mer...

F. : Comment s'est passé après ton procès ? La détention préventive ?

E. : A un certain moment je suis entré ensuite dans une clinique psychiatrique, au début. Six fois par jour, il entrait quelqu'un, n'importe qui, simplement pour me regarder.

F. : Et tu trouvais du plaisir à être maintenant tout à fait à part ?

E. : Non. Je voulais qu'on me laisse en paix. L'ouverture de la porte pour les repas m'était déjà pénible. Cette marche [redacted] dans la cour était pour moi un effort formidablement éreintant, elle m'épuisait terriblement [redacted].

F. : Qui te rendait visite ?

E. : Ma mère venait.

F. : Essayait-elle de te consoler ?

E. : Oui. - Tout cela n'est pas si grave. Tu es malade. Tout cela va s'arranger.

F. : Es-tu sûr qu'elle a compris...

E. : Non. Aujourd'hui encore, elle ne l'a pas compris. À partir de ce moment, elle est venue toutes les six semaines. Pendant toutes ces années.

F. : Qui venait à part ta mère ?

E. : Personne.

F. : Qu'est-ce qu'il a résulté de cette observation psychiatrique ?

E. : D'abord un rapport d'expertise modéré.

F. : L'as-tu lu ?

E. : Non, mais ils m'en ont parlé. Et il y avait dedans : en vertu de l'acte 81, paragraphe 2,51, paragraphe 1. Danger de récidive d'où menace pour la sécurité publique. Responsabilité atténuée.

F. : Tu devais, d'après l'avis des psychologues, être mis en détention sous surveillance ~~dans un quartier de sécurité~~.

E. : Oui, sûrement, dirigé sur un établissement de soins.

F. : Et pourquoi cela ne s'est-il pas fait ?

E. : Avant l'audience, un avocat quelconque m'a dit, c'était un expert de la circulation, qui m'a tout de suite dit : je n'ai absolument aucune expérience de tels cas. Et je n'avais pas la moindre idée ~~je ne me doutais pas non plus le moindrement~~ que j'aurais pu le récuser. Le deuxième jour il m'a dit : faites donc quelque chose. Souvenez-vous de quelque chose. Faites une espèce d'aveu ou n'importe quelle idiotie pour échapper à ce paragraphe, sinon vous allez faire plus de dix ans et, de toute façon, vous ne pouvez pas écoper plus de dix ans. - Je savais alors déjà toute une série de choses d'après l'anamnèse des criminologues, comment tout cela devait avoir lieu. Puis j'ai mis sur pied une sorte d'aveu, un souvenir. Et alors le troisième jour, l'expert a renoncé à parler dans ses conclusions de la sécurité menacée, a renoncé à l'envoi dans un établissement de soins, mais a dit qu'on ne pouvait exclure une réduction considérable de la responsabilité. Sur ce, le tribunal a prononcé "dans mon propre intérêt" et pour pouvoir obtenir la possibilité d'une rééducation une peine de dix ans de maison de redressement.

F. : La prochs a duré deux ans ?

E. : Oui, vingt deux mois.

F. : Tu as été mis dans une prison ?

E. : J'ai été dans la prison pour jeunes de Neumünster et je suis resté [redacted] là d'abord une bonne année en cellule [redacted] et je devais confectionner des filets, des filets de pêche.

F. : Et comment justifiait-on la cellule [redacted] ?

E. : C'est l'usage là-bas.

F. : Maison de redressement veut dire cellule [redacted].

E. : Pas nécessairement. Mais pour des cas comme ça.

F. : Et tu as été un an à Neumünster ?

E. : Non. J'ai été six ans à Neumünster.

F. : A quoi ressemblait une cellule de ce genre ?

E. : J'ai été quatre ans dans une cellule qu'on appelait "cellule-torpille". C'est une cellule qui mesurait à peu près douze pas de long et trois pas de large, tout au plus.

F. : Donc [redacted] deux mètres cinquante sur dix mètres environ.

E. : Huit mètres sur deux. 15,2 mètres carrés.

F. : Et quelle hauteur ?

E. : Deux mètres cinquante.

F. : Ça fait trente sept mètres cubes d'air.

E. : Et une fenêtre de la taille de deux cartons à chaussures juxtaposés.

F. : Et quoi comme lumière autrement ?

E. : Une lampe de vingt à quarante watts.

F. : Une armoire là-dedans ?

E. : Oui, une petite armoire. Pendant les quatre années que j'ai habité dans la cellule, il y avait cette tinette.

F. : Miroir ?

E. : Un petit miroir en fer blanc et une petite cuvette en étain pour se laver.

F. : Sinon ? Image ? Croix ?

E. : Rien.

F. : Couchette ?

E. : Une couchette en bois avec des planches, oui. Et un sac de paille, une paillasse.

F. : Et quoi pour se couvrir ?

E. : Trois couvertures de laine. Des couvertures à chevaux.

F. : A quelle heure te reveillait-on le matin ?

E. : A six heures. Avec une sonnette. Et il fallait se lever tout de suite, sans ça, [redacted] un fonctionnaire tambourinait tout de suite [redacted] contre la porte.

F. : Et un judas dans la porte.

E. : Hm.

F. : Vous vous laviez et vous vous laviez.

E. : Dans cette petite cuvette d'étain et l'eau nous la versions dans la tinette. Le matin, à l'ouverture des [redacted] portes, on mettait alors la tinette dehors et on nous remplissait le pot à eau. Naturellement, ça puait toujours pas mal.

F. : Comment se déroulait la journée ?

E. : Il y avait ensuite le petit déjeuner. Trois tranches de pain noir, une demie de trente grammes de margarine, de la lavasse, un demi-litre. Puis, à sept heures et demie, c'était le début du travail. Puis les gens se rendaient dans les ateliers, là on restait ensuite jusqu'à midi.

F. : Tu travaillais là aussi ?

E. : Oui, après une année dans la cellule j'ai été [redacted]... je suis passé dans l'atelier de couture.

A une heure, on nous faisait mettre en marche pour le travail.

F. : Jusqu'à ?

E. : Jusqu'à quatre heures. De quatre à cinq, il y avait encore ce qu'on appelait une heure de liberté. On marchait en rond dans la cour. Ils avaient le droit de parler ensemble. Puis à cinq heures, il y avait le dîner.

F. : Tu travaillais sept heures par jour ?

E. : Oui.

F. : Et qu'est-ce que tu touchais pour ça ?

E. : Les premières années, on nous donnait trente pfennigs par jour.

F. : C'est là que tu as appris la couture ?

E. : Oui, une formation d'ouvrier spécialisé. Jusqu'en 66. Puis il y a eu la préparation du C.A.P. Là, j'étais encore avec un autre "teen-ager" rien que parmi des adultes. Les détenus adultes se faisaient naturellement une joie de nous dévoyer (...) dans toutes les règles de l'art. Et puis naturellement, ils nous racontaient leurs délits et nous montraient comment on ouvre des serrures sans les abîmer.

F. : Comment se poursuivait la journée ?

E. : Entre cinq heures et demie et six heures, on nous enfermait. Alors nous devions rendre les couverts. Puis nous rabattions la couchette et, à huit heures, la lumière s'éteignait.

F. : Et qu'est-ce que tu pouvais lire comme livres ?

E. : De Karl May à Pearl S. Buck en passant par Ganghofer par exemple.

F. : Tu pouvais choisir les livres que tu voulais ?

E. : Oui. C'était naturellement une histoire très corrompue, quand on refilait ce qu'on appelait du tabac, alors on recevait aussi des bons livres.

F. : Que lisais-tu ?

E. : A nouveau mes Russes.

F. : Qu'est-ce qu'il y avait d'autre comme distraction ?

E. : Une fois par semaine, il y avait ce qu'on appelait la séance d'actualité, alors le maître nous faisait descendre et nous lisait des comptes rendus sportifs et un autre maître, qui nous parlait toutes les semaines de sa famille et des merveilles de fils qu'il avait.

F. : Il n'y avait pas d'enseignement scolaire ?

E. : Non.

F. : Venait-il un pasteur ?

E. : Oui, le pasteur Degenhardt. Je dirais, l'homme le plus honnête de toute la prison que nous ayons connu. Il se dévouait aussi vraiment pour les gens... Le fait que je me suis mis déjà très tôt à Brecht et qu'il m'appartait Tucholsky de sa bibliothèque personnelle. Je lui en suis, encore aujourd'hui, très reconnaissant.

F. : Aviez-vous le droit de recevoir des lettres ?

E. : Des lettres, de façon assez illimitée. Mais par contre nous n'avions le droit d'écrire que tous les quinze jours. Une lettre sur papier ligné de l'établissement, une feuille format D.I.N. A 4, avec un en-tête de bien dix centimètres.

F. : Pouviez-vous prendre des bains ? Des douches ?

E. : Oui, une fois par semaine. Cinq minutes d'eau chaude.

F. : Etiez-vous régulièrement examiné ?

E. : Oui, pour les jeunes ils se donnaient encore un peu plus de mal.

F. : L'histoire de la drogue...

E. : Ah, oui, chez nous il y avait à vrai dire depuis des années un trafic de comprimés, en général, l'abus de médicaments de Préludine et de Pervitine et naturellement apportés aussi par les fonctionnaires. On profitait de toutes les occasions pour trafiquer. En effet, même un bout de crayon était précieux. Les gros fumeurs étaient condamnés à devoir vendre leur alliance pour un paquet de tabac et demi ou par exemple à vendre tout leur colis de Noël pour la valeur de quinze marks de tabac.

F. : Quelles possibilités sexuelles y-a-t-il en prison ?

E. : Toutes les variétés de l'homosexualité pour les gens qui ne sont pas obligés de vivre en cellule [redacted]. Je sais que chez nous, en haut, dans l'atelier, il y en avait qui se faisaient baiser pour deux paquets de tabac et d'autres blagues du même genre. Onanisme dans les toilettes et même coucher ensemble dans les cellules à plusieurs.

F. : Etait-ce plus ou moins toléré ?

E. : Non. C'était sévèrement réprimé. C'était d'ailleurs l'objet de poursuites. Il y avait des procédures disciplinaires. D'un autre côté, il

y avait aussi des fonctionnaires, légèrement portés sur la chose, qui faisaient un peu pression sur les prisonniers avec ce qu'ils savaient. A Kiel, j'ai connu un fonctionnaire, il allait simplement dans les cellules et regardait quand il y en avait deux qui baisaient ou il allait aussi en bas, au cachot, simplement pour [redacted] toucher la queue à un jeune type [redacted].

F. : Pouvais-tu te plaindre de la façon dont tu étais traité ?

E. : Non. Il était très dangereux de se plaindre de quoi que ce soit, car les gens avaient à leur disposition un tel arsenal de représailles quotidiennes qu'ils pouvaient simplement démolir les gens nerveusement.

F. : Y-a-t-il eu des mauvais traitements ?

E. : Oui. Il y avait encore en 64 ces commandos [redacted]. C'était environ huit fonctionnaires qui rappliquaient la nuit, entraient dans une cellule donnée pour tabasser un détenu quelconque, le traîner dans [redacted] les escaliers, [redacted] sa tête en cognait sur chaque marche, et le foutre dans la cellule des agités.

F. : Il y a eu cela seulement jusqu'en 64, plus après ?

E. : Je n'ai plus entendu de détenus crier la nuit. Mon judas était cassé et j'avais la possibilité de surveiller un escalier et comme je dormais très mal, alors je savais, la nuit, quand ils entraient dans les cellules des roulpéteurs, comme on disait, pour tabasser des prisonniers.

F. : Est-ce qu'il y a eu beaucoup de suicides ?

E. : Certaines semaines, il y en avait plusieurs, puis il y avait à nouveau tout un mois où il ne se passait rien.

F. : Tu es arrivé au bout de quatre ans à Kiel ?

E. : Au bout de six ans. La centrale de Kiel était nettement plus brutale. Je me souviens d'une conversation avec celui qui était à l'époque l'assistant social de la prison, il m'a dit une fois mot pour mot : pourquoi nous donner du mal pour ces voyous. Ils reviennent de toute façon. A Kiel, dans les cachots on tabassait des gens.

F. : Jusqu'en mars 70 ?

E. : Oui jusqu'en mars. Bien sûr, après un nouveau directeur est arrivé. Avec lui ça a dû se tasser.

F. : On appelait Kiel le camp de concentration du nord.

E. : Oui. On appelle aussi Kiel le trou à rats.

F. : As-tu pensé au suicide ?

E. : Oui, je dirais, pendant quatre ans. Je me suis simplement dit : essaie de te rendre compte si tu as en toi des forces et alors tâche de voir si tu peux en vivre. Mais parce que je pense vraiment avoir pour voir encore [redacted] encore plus réaliser, [redacted], avoir encore quelque chose à dire, c'est pour cela que j'ai tenu dix ans.

F. : C'est-à-dire pour pouvoir écrire ?

E. : Oui.

F. : Est-ce que tu te définirais plutôt comme un type mélancolique ou plutôt comme un homme joyeux ?

E. : Je ne suis pas un homme joyeux. Par exemple, je ris très rarement. Je dois d'abord me réhabituer au rire.

F. : Tu avais seize ans quand tu as commis ton meurtre.

E. : Dix-sept.

F. : Comment en es-tu arrivé là ?

E. : Cette femme, que plus tard j'ai tuée, était une mormone, une femme d'un certain âge, très sympathique, tout simplement vraiment bonne. Et puis, elle m'a invité chez elle et je suis allé assez souvent chez elle. D'une certaine façon, il y avait un sentiment de sécurité. Peut-être n'est-ce pas non plus tout à fait juste. Je voulais simplement partir. Ce matin-là, quand je suis allé chez elle... La façon dont ça s'est déroulé était absolument étonnante, avant que la chose ne soit produite... Je parcourais la ville...

F. : Est-ce que tu ne veux pas parler de cela ?

E. : Si. Je crois qu'on pourrait en parler. Je vais essayer. C'est difficile de formuler tout ce qu'il y avait. Je parcourais la ville. Des gens qui me connaissaient me saluaient et je ne les reconnaissais pas du tout. Je ne leur rendais donc pas leur salut et ils pensaient que j'étais impoli. Simplement je ne les voyais pas. Je n'étais simplement

pas là. Je passais à côté de ma mère quand elle venait à ma rencontre dans la ville. Je n'étais pas là.

F. : Etait-ce avant ou après ?

L. : Avant cette histoire. Des semaines avant. J'avais aussi fourré des armes dans mes poches. Par exemple j'avais un couteau sur moi. Egalement un marteau. Des armes, quoi. Des instruments pour se défendre. Et un beau matin, je suis retourné chez cette femme. Je ne sais pas. Je crois qu'il y avait eu plus ou moins [redacted] une dispute avec ma mère la veille. Y avait quelque chose. Quelque chose d'idiot. Au fond je voulais... J'avais encore mon manteau. [redacted] Très curieusement, nous avons à peine dit un mot... On avait plus ou moins convenu auparavant que nous irions faire un tour en ville et elle est venue vers moi et m'a caressé. Soudain quelque chose a explosé, comme ça a été [redacted] exposé après coup, après, à l'audience. Et comme je l'ai dit aux gens et comme ils l'ont reconstitué... Je me souviens à peine de cette situation. Il n'y a pas de témoin des faits. Avec certitude, ça ne s'est pas passé comme on l'a dit plus tard. J'ai aussi [redacted] dit beaucoup de choses dont je ne me souviens pas du tout. Que j'avais lues dans le dossier de l'instruction. Je m'en foutais. Je voulais en finir vite avec cette affaire. Toujours est-il qu'elle a commencé à être tendre, qu'elle m'a pris dans ses bras [redacted]. Alors la chose a éclaté subitement. Peut-être que je l'ai repoussée [redacted]. Et alors, soudain, je me suis retrouvé avec le marteau à la main et j'ai cogné. Je crois que je ne l'ai même pas touchée et alors [redacted] qu'elle m'a attaqué. Oui c'est logique. Elle se défendait. Alors j'ai empoigné tout ce qui se trouvait dans la pièce, les vases, les coupes de cristal et j'ai tapé sur elle avec toutes ces choses. Ils en ont conclu qu'elle était couchée. Ça n'est pas possible. Elle m'a griffé. J'ai en effet une écorchure. Cette cicatrice, on peut encore la voir aujourd'hui. D'une façon ou d'une autre elle a essayé de m'arracher les yeux. Alors tout ce que

je trouvais, tout ce qui me tombait au hasard sous la main, sans la voir... J'ai pris dans la main des morceaux de ces coupes de cristal et je me suis naturellement coupé les mains, je l'ai tailladdé encore avec ces éclats. Je pense que ces blessures étaient d'ailleurs complètement dingues. Le crâne n'est pas éclaté. Elle est morte seulement étouffée par le sang qu'elle a respiré et la langue a été détachée du plancher de la bouche. Je ne sais absolument pas comment cela a pu se produire. Il devait y avoir dans une de ces coupes une paire de ciseaux et je l'ai encore également criblée de coups avec. Seulement sur ce visage. Pour ainsi dire, ce visage a été soudain le visage de ma mère et alors j'ai continué à donner des coups dans ce visage, j'ai tailladdé ce visage, le visage était complètement en lambeaux, la bouche pendait déchiquetée, la langue était détachée, jusqu'à ce que je, je ne sais pas... et ça n'avait pas de cesse... je ne sais pas combien de temps, ça a duré. Et ensuite, j'ai ramassé tout ce qu'il y avait parterre, mon chapeau, des gants et le cartable et je suis parti en courant.

F. : Et qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

E. : Ensuite je suis allé à la maison et puis j'ai vu, tout à coup, qu'il y avait beaucoup de sang qui dégouttait parterre, plein le vestibule. J'ai vu que j'avais de sacrées blessures aux mains et je ne savais pas pourquoi. Quelque chose d'étrange avait dû se produire. J'avais affreusement mal à la tête et j'étais glacé. Alors, je suis allé dans la salle de bain... Je me suis effondré dans la salle de bain et peut-être quatre heures plus tard, j'ai repris mes esprits. Alors tout était barbouillé de sang. Et puis, je me suis vaguement lavé et puis j'ai dû me lever et aller en ville m'acheter du sparadrap, comme en rêve, presque comme en transe, je dirais. N'histoire complètement folle. Tout m'était tellement égal.

F. : Etais-tu heureux ?

E. : Non, pas heureux, mais vide. Terriblement vide, complètement lessivé. Plus rien ne pouvait me toucher. J'étais vraiment comme vidé.

Et puis, je suis allé me chercher ce pansement. Puis, je suis revenu et j'ai dormi. L'histoire a dû se produire le matin à dix heures et demie ou à dix heures et le soir, à dix heures ma mère est rentrée à la maison, a vu les taches de sang, elle s'est [redacted] tout de suite mise à gueuler. [redacted]. Alors j'ai dit qu'un chien m'avait mordu ou quelque chose comme ça pour me débarrasser d'elle. Puis une heure plus tard, la police est arrivée et m'a emmené au commissariat de la police judiciaire pour un interrogatoire. Dans le cadre de l'enquête, on a fait [redacted] le tour de toutes les personnes de ma connaissance. Puis je [redacted] suis parti avec eux... Tout m'était égal. J'aurais pu avouer dix meurtres.

P. : Tu as tout de suite avoué ?

R. : Non. Ils m'ont posé des questions sur mes blessures. Alors j'ai dit qu'un chien m'avait mordu et puis ils ont raconté qu'elle était morte. Je ne savais pas qu'elle était morte. [redacted] Ils m'ont posé des questions, des questions, des questions. Je voulais me débarrasser d'eux. Ils étaient comme des frelons. Je voulais seulement qu'on me fiche la paix. Mon crâne était sur le point d'éclater. J'avais terriblement froid, bien que cette pièce ait été certainement surchauffée. Alors ils ont demandé et j'ai dit, oui, et était-ce comme ça ? J'ai dit, oui. Puis, j'ai simplement répété. Je n'ai, pour ainsi dire, aucun souvenir de ce procès-verbal. Naturellement, après j'ai signé. Puis le jour suivant, encore un procès-verbal. J'étais comme mort, comme éteint. Tout m'était égal. Je voulais simplement qu'ils me fichent la paix.

P. : T'attendais-tu à ce qu'on te batte ?

R. : Ça m'aurait été égal.

P. : Quand tu en parles maintenant, ce meurtre a-t-il pour toi encore une signification ou bien est-ce comme si tu parlais d'un autre ? Ou si tu racontais un meurtre lu dans un livre ?

R. : Je ne sais pas, ce meurtre, au fond, était pour moi un très

grand soulagement. Je ne sais pas si je m'en repens et là se trouve au fond le problème. J'ai quelque chose contre ce mot "repentir" - au sens de couvrir sa tête de cendres - ça ne rime à rien. Dans cette mesure, je ne me repens sûrement pas. Pourtant, c'est vrai que cet être humain, cette femme me fait bien sûr de la peine. Là quelque chose a éclaté, quelque chose a dépassé la mesure. A cet instant je me suis simplement détaché définitivement de ma mère. J'ai fracassé quelque chose, fracassé de manière sanglante, j'ai donné libre cours à toute ma fureur, vengeance, haine, l'affection foulée aux pieds d'un enfant pour sa mère. Tous ces désirs, tous ces espoirs, toutes cette déception, tout cela je l'ai fracassé sur ce visage, je l'ai piétiné, déchiré, haché, transpercé et je me suis senti libéré, vraiment libéré.

F. : Maintenant ou bien dès ce moment-là ?

E. : DÉJÀ à cette époque. Ça continuait naturellement à être un choc.

Les premières semaines qui ont suivi, je n'ai bien sûr pas prononcé un mot avec qui que ce soit. Je n'ai simplement rien dit. J'étais assis comme une momie, je n'ai absolument pensé à rien non plus.

Et puis, quand ça a été passé, j'ai commencé à respirer.

F. : Tu étais, alors, encore en détention préventive ?

E. : Oui. J'ai été presque deux ans en détention préventive.

F. : Avais-tu des rapports érotiques ou sexuels avec cette femme.

E. : Non.

F. : Mais elle t'a caressé ?

E. : Oui. Elle m'a aussi souvent raconté qu'il y avait des jeunes gens qu'elle aimait bien, que moi elle m'aimait bien et il y avait quelque chose d'excitant dans ses caresses.

F. : Etais-tu jaloux des autres jeunes gens ?

E. : Non, je n'étais pas jaloux. J'étais simplement tellement à plat que je m'abandonnais simplement, je me laissais entraîner dans ses caress-

sse. Je me suis aussi masturbé en pensant à cette tendresse quand j'étais seul.

F. : Et à qui pensais-tu à ce moment-là ? A ta mère ou à cette femme ?

E. : A la tendresse. Aux mains avec le visage de ma mère. C'est la première fois que je bavarde là-dessus. Je ne me suis encore jamais... J'avais simplement honte. Je ne pouvais pas le raconter. Ça n'était simplement pas possible.

F. : Ça te peinait ?

E. : Je me suis haï à cause de cela.

F. : Quand tu en parles maintenant... Cela ne t'émeut plus ?

E. : Ça ne m'émeut plus du tout.

F. : Autrefois ça t'émouvait ?

E. : Oui.

F. : As-tu jamais eu un sentiment d'orgueil d'avoir commis cet acte ?

E. : Non, pas un sentiment d'orgueil. Mais j'ai continué à vrai dire à avoir l'odeur du sang des années encore dans le nez.

F. : Avec plaisir ?

E. : "Avec plaisir" -, le mot est trop plat. D'une certaine façon c'était quelque chose de prodigieusement fascinant. Le sang - fumant littéralement dans ma mémoire. Je ne sais pourquoi, d'une certaine façon il fume.

F. : Avais-tu déjà, auparavant, dans ta mémoire du sang fumant ? Dans les clapiers à lapins ?

E. : Non, jamais. C'est la première fois. Simplement lorsque ce sang m'a coulé dans les mains, toujours plus et m'a englué comme du Metaloup et avec une odeur tellement particulière... Ce sang, c'est comme si quelqu'un te verse de la peinture épaisse, de la peinture épaisse et chaude sur les mains et que simplement tu n'arrives plus à remuer les mains. Les mains sont raidies. Les mains, elles meurent et tu es toujours penché au-dessus de ces mains et le sang n'arrête pas de couler dessus, c'est absolument démentiel. C'est une sensation tout à fait dingue.

F. : Mais à cet instant tu as pourtant dû la haïr aussi ?

E. : Oui, terriblement. Il se peut que j'aie dit sans arrêt : sale bête ! ou bien vieille carne ! ou quelque chose comme ça.

F. : Est-ce que tu tuais ta mère ou elle ?

E. : Je crois que je ne voulais absolument pas tuer. Je ne sais pas du tout ce que je voulais.

F. : Mais à qui t'en prenais-tu ? A elle ou à ta mère ?

E. : D'une certaine façon, ces personnages se confondaient. Je n'ai pas du tout reconnu son visage. J'ai toujours vu le visage de ma mère c'est lui que j'ai frappé, tailladé, cogné, bourré de coups. Il n'était, d'une certaine façon, pas là, complètement brouillé d'une certaine façon, un lac de sang qui s'agrandissait toujours, sur lequel ne nageaient que des rognures de papiers... qu'[redacted] agenouillé au milieu de ce lac de sang, penché sur elle, je tapais sur ce visage, tout ça, je n'en sais rien.

F. : Avais-tu le sentiment que tu avais, de cette façon, véritablement tout fait exploser ?

E. : Tout. Intégralement.

F. : Ta peur augmentait-elle pendant le meurtre ?

E. : Non. Je savais seulement que je devais vaincre.

F. : Y avait-il en même temps du dégoût ? Du dégoût pour la tendresse ?

E. : Oui, je ne sais pas pourquoi j'ai tout d'un coup détesté à la folie toute démonette féminité. Je n'ai pas d'explication à cela. Et aussi les premières semaines qui suivirent, après cet acte... J'avais peur de voir une femme quelle qu'elle soit. Je ne sais pas du tout pourquoi.

F. : De quels sentiments te souviendrais-tu [redacted] ?

E. : Chose curieuse, si on me pose la question aussi abruptement, je dirais simplement : Encore et toujours la peur.

II

SEPTEMBRE 1973

F. : Hans, tu as organisé une rencontre de cuir en août.

H. : Une petite bande [redacted] qui se retrouve dans les bars de cuir à Hambourg, au [redacted] "Loreley", se rend bien entendu constamment aux rencontres de cuir à Amsterdam, Berlin, Cologne, Munich et, cela va de soi, aussi à New York, à San Francisco. Il y avait naturellement un grand désir de mettre enfin sur pied, à Hambourg quelque chose du même genre.

F. : Combien y-a-t-il de gens que cela intéresse à Hambourg ?

H. : De cinquante à cent personnes et, naturellement, une foule de sympathisants.

F. : Est-ce qu'on procède à des rituels en règle dans ce milieu ?

H. : Cette bande voit là [redacted] ce qu'on appelle l'épreuve obligatoire et on invite effectivement les gens à de telles épreuves.

F. : Qualifierais-tu la rencontre de cuir de Hambourg de réussite ?

H. : Oui, je le dirais. Nous avons eu environ quatre cent soixante dix visiteurs. C'est bien la rencontre de cuir la plus intense et la plus retentissante que nous ayons pu organiser ici en Europe.

F. : Tu tenais la caisse. Comment décrirais-tu le déroulement ?

H. : Bien sûr, nous avons eu de véritables mecs de cuir, bien sûr nous avons eu des folles déguisées, pour qui le cuir n'est rien d'autre qu'une mascarade, et bien sûr nous avons eu beaucoup de gens venus pour voir, qu'une certaine curiosité avait attirés. Nous avons bien sûr dedans à l'intérieur tout arrangé. Posters au mur et des pièces où s'allonger et des pièces pour les films et une piscine. On avait stocké de la carboglace. Et puis à neuf heures le flot des visiteurs est arrivé comme une gigantesque procession de journaux, il en est arrivé, sans interruption, par pleines fournées jusqu'à onze heures.

Il y avait une certaine surexcitation, une certaine [redacted] d'une orgie de masculinité. On espérait bien découvrir là ces spécimens fabuleux qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Et il y a bien quelques types dingues qui sont venus, il faut le dire. Nous avions des gens d'Amérique, d'Australie, de Suisse, de France, d'Angleterre, d'Autriche, de Suède, du Danemark, [redacted] étaient vraiment là. [redacted], à vrai dire, [redacted] et puis on a passé les premiers films qu'on avait apportés d'Outre-Atlantique. Puis c'est parti. On a laissé tomber toutes les inhibitions, [redacted] pantalon et une partie s'est retirée déjà très tôt dans les salles du fond, sur ce qu'on appelle les baisodromes ou dans le [redacted].

F. : Comment t'expliques-tu que, entre gens de cuir, on en soit venu aussi facilement à une orgie ?

E. : Dans les parcs, il y a une sorte de sexualité anonyme. Dans les saunas, on se retire dans une cabine. Des orgies n'ont pratiquement jamais vraiment lieu. Dès lors que les gens n'avaient pas l'impression d'être observés, ils ont simplement jeté le masque. Les voyeurs [redacted], larguaient tout simplement leurs inhibitions. La lumière avait été éteinte dès les quinze premières minutes et alors, il [redacted] en effet ceci, que dans la nuit les corps avaient perdu leur visage, leur voix et n'étaient plus que corps, fesses, organes génitaux, main, pied, souffle, pulsation. On ne faisait plus que se donner, s'abandonner, les barrières des conventions étaient simplement brisées. On pouvait être certain que tout ce faisceau de désirs se manifesterait dans un espace clos, dans un cercle privé. Pour ces gens, cette chose était une sorte, disons, de temple.

F. : Alors tu penses que c'est cet aspect religieux qui a déclenché cela ?

E. : Oui. Lorsque nous avions une porte protégée par des chaînes et des mecs, nous étions subitement une espèce d'arche de Noé, hors de la vie quotidienne. On était comme dans un oeuf.

F. : Que s'est-il produit ?

E. : Il faut distinguer. Les préférences varient selon les gens. Elles ont une assez grande latitude. Les gens qui boivent de l'urine. Les gens qui se font uriner partout sur le corps nu, sur le cuir, sur leur uniforme de cuir défait. D'autres qui, simplement, prennent plaisir à ce qu'un tas de gens leur crache dessus, qui aiment à être souillés, à se vautrer dans la saleté, simplement cette, cette, cette, cette préférence pour l'effacement de soi, simplement n'être plus que marchandise, chair, corps haletant. Il y a eu un Suédois à qui on a transpercé les tétons avec des aiguilles d'argent. Ils étaient transpercés mais on peut encore se servir de ces bâtonnets d'argent comme d'un garrot. Et il arrivait parfois que cinq personnes ne s'occupaient que de ce jeune type.

F. : Y a-t-il eu, à cette rencontre de cuir, des mauvais traitements encore plus graves ?

E. : Je ne crois pas. Pour tous les gens, c'était quelque chose de nouveau. La liberté est une chose qu'il faut également commencer par pratiquer. Il s'agit d'une sorte de confiance, quand les gens quittant la défensive, où se tiennent pratiquement tous les gens de cuir, pour oser se montrer au grand jour, doivent articuler tout à coup leurs désirs et leurs envies. C'est une question de confiance et ça prend du temps.

F. : Comment la scène s'est-elle déroulée ?

E. : J'ai fait quelques rondes et j'ai nettement relevé que, de neuf à onze, il y avait eu une phase de sexualité normale, c'est-à-dire : rapports buccaux, anaux, masturbation mutuelle. Puis entre onze heures et minuit, la phase avec l'urine a commencé. Cela était aussi directement en rapport avec la projection des divers films. Je crois que c'est dans la deuxième phase de la soirée qu'est arrivé ce film sur l'enculage avec le poing, sur le léchage de l'anus, avec des épingles à travers les bourses, avec des garrots à travers les tétons, avec la ligature des organes génitaux. Et après, il était tout à fait

remarquable
[redacted] que les gens se sont retirés dans le jardin [redacted], et qu'ils ont attaché quelqu'un à l'arbre et se sont mis à le flageller. Il n'y a pas eu de blessures infligées. De temps à autre une cigarette écrasée.

F. : Par conséquent, il n'y a pas eu de viols ?

E. : Non. Parce que nous avons, à vrai dire, imposé le respect de cette sorte de règle du jeu par notre service d'ordre qui patrouillait sans arrêt à travers les salles, naturellement sans être reconnu par les gens.

F. : Est-ce qu'il y avait de la drogue ?

E. : Du poppers, le produit pour l'asthme.

F. : A quelles autres rencontres de cuir as-tu participé ?

E/ : A Francfort, à Cologne, à Munich, à Berlin, à Amsterdam.

F. : Tu as parlé d'une séance qui était allée très loin ?

E. : C'était une réunion privée. Dans un entrepôt. Des murs de béton et il n'y avait qu'une simple ampoule électrique pendue, au plafond et il avait une porte en fer, qu'on a ensuite fermée à clé de l'intérieur et il y avait là un chevalet et c'est plusieurs personnes, entre vingt cinq et trente ans, qui ont été [redacted] soudain empoignées par la meute, on leur a arraché [redacted] leurs affaires, ils ont été [redacted] attachés sur ce chevalet et enchaînés à ce mur et ils ont été [redacted] alors copieusement fustigés, dans toutes les règles de l'art, avec des courroies de cuir, avec des fouets, avec une chaîne et on leur a fait [redacted] couler des gouttes de cire chaude, tombant de grandes bougies, dans l'anus, sur les tétons et sur le gland.

F. : Aimes-tu les motos ?

E. : J'aime les motos.

F. : Aimerais-tu posséder une moto ?

E. : Oui.

F. : Fais-tu des économies pour cela ?

E. : Non. J'ai toujours la possibilité d'être passager. Quand je suis à Amsterdam ou ailleurs, alors on fonce naturellement avec les motos en traversant [redacted] la ville, vers la plage, et sur les pistes de béton. C'est

naturellement chouette, de sentir sous les cuisses la vibration de cette machine lourde et puissante et d'être porté par elle à travers la campagne.

F. : Pourquoi le cuir te fascine-t-il ?

E. : Le cuir est comme une peau qui respire. Le cuir est une sorte de protection et une sorte de sur- peau. Simplement de la sueur sous le cuir. Je crois que cette odeur de sueur et de cuir est un parfum, une drogue. Comme si, avec ce vêtement, on tenait en quelque sorte la vie dans les poings.

F. : Mais à vrai dire, c'est bien le cuir qui te possède. Tu es réellement dominé par le cuir.

E. : Pour moi le cuir a une sorte de pelage. Tout petit déjà, j'ai quelque chose toujours eu une prédilection pour les panthères. C'est que le cuir a aussi, cette illusion de la panthère. Quand j'ai grandi, je suis allé au cirque chaque fois que j'ai pu et j'ai essayé de me lier d'amitié avec le dompteur. Dans un cirque, j'ai même ensuite réussi à avoir la permission d' entrer avec lui dans la cage et même la permission de sortir du manège en portant la panthère sur mes épaules.

F. : Alors, tu te glisses dans la panthère quand tu enfiles du cuir ?

E. : Oui. Ce n'est pas une évasion de moi-même. C'est une espèce de joie.

F. : Es-tu dévoré par la panthère ?

E. : C'est une sorte de fraternité.

F. : Est-ce que, maintenant, le cuir est pour toi le plus important dans ce milieu ?

E. : Non. Mais c'est ce qui devrait ~~tenir lieu de~~ exister comme complexe. Le cuir donne, même à une folle, la chance d'être un homme. Je trouve que la caractéristique de beaucoup de gens de ce groupe est simplement d'être divisés, d'être capables de sadisme, d'être capables de masochisme et que ce qui

en sort dépend des partenaires. Qu'on puisse être aussi bien le violeur que le violé.

F. : As-tu pris part à des scènes d'urine de ce genre ?

E. : Pour moi personnellement, elles n'ont pas d'importance. Mais je crois que l'urine peut être la première étape vers le sang.

F. : Est-ce que les excréments jouent un rôle dans le milieu cuir ou bien la souillure se fait-elle seulement par l'urine ?

E. : Naturellement il y en a qui bouffent les excréments. Il y a eu aussi des orgies d'excréments, où on se faisait barbouiller les tétons avec ce poing plein de merde, enduire le corps avec ces excréments.

F. : Est-ce que ces chaînes, ces poids, la pendaison ont pour toi de l'importance ?

E. : Je les regarde.

F. : Les tatouages ?

E. : Les tatouages sont un symbole pour la force, pour la douleur.

F. : Est-ce une nouvelle peau ou est-ce briser une peau ?

E. : C'est plus proche du sang. Une sorte de transparence.

F. : As-tu pris part à des scènes très dures ?

E. : A Paris, j'ai enculé pour la première fois avec le poing un danseur américain des Folies bergères. Nous étions dans son appartement, sur un lit gigantesque recouvert de peau de taureau, entourés rien que de miroirs, et j'ai gardé mon jean et il s'est déshabillé, propre, simplement propre du corps, et m'a prié de tendre mon poing vers le haut. J'étais étendu sur cette peau de taureau et il avait graissé mon poing et il s'est laissé lentement glisser sur mon poing et je sentais naturellement ses muqueuses contre mes phalanges et je remarquais que tout le corps de ce jeune homme vibrait, que ses muscles tressautaient, que la sueur dégoulinait le long des muscles du dos, perlait sur les cuisses et qu'il se mettait sur la pointe des pieds et qu'il projetait son orgasme formidablement loin.

F. : Est-ce que tu t'es déjà fait enculer avec le poing ?

E. : Encore jamais.

F. : Dans Larry Townsend on peut lire que, dans une scène dure, on a coupé les testicules à un homme, il devait les regarder et puis on les lui remettait. Serais-tu prêt à pratiquer une telle scène ?

E. : La pratiquer non. Mais je la regarderais. C'est un sacrifice.

F. : Le sacrifice de gens qui veulent se faire sacrifier.

E. : Oui. Je suis contre la violence. Contraindre quelqu'un à quelque chose qu'il ne ferait pas de son plein gré, parce que ça rentrerait tout de suite dans la sphère du crime et que je n'ai pas envie de glisser dans cette sphère. Mais je suis persuadé qu'il y a des gens qui seraient disposés à ce sacrifice, de même qu'il y a des gens qui s'offrent à toi, qui s'entortillent, nus comme des vers, à tes bottes et qui quand tu les bats, ne font plus qu'appeler "Papa ! papa !".

F. : Pourquoi des victimes ?

E. : C'est une escalade. Une matérialisation visible de la force. Quand tu te fais ouvrir les veines et que le sang coule sur la pierre du sacrifice.

F. : Est-ce que tu te ferais sacrifier ?

E. : Je ne l'exclue pas. Vouloir vivre cet effondrement systématique de sa propre personne, la joie de s'anéantir soi-même, de [redacted] (se raser) soi-même, de se ronger jusqu'aux os. Cela ne m'est pas étranger.

F. : Ne crois-tu pas qu'à côté de cette haute sublimation littéraire de nos complexes il y ait un devoir de continuer à vivre dans le quotidien ?

E. : Je ne sais pas. C'est en tout cas très éloigné de toute sublimation littéraire. C'est simplement une lutte avec la vie en soi. De ce point de vue il est sans importance que je me soustraie ou que je me soumette à la conséquence de devoir vivre dans le quotidien. Cela je le fais aussi longtemps que je veux. Mais ce sera pour moi sans objet, si je ressens subitement l'envie de vouloir anéantir (fracasser) ce corps ou de le faire [redacted] (fracasser), de tout mettre en pièces.

F. : Quand as-tu commencé à t'intéresser au milieu [redacted] cuir ?

E. : Il y a trois ans. J'étais pratiquement relativement normal. J'étais peut-être névrosé, appelons ça comme ça. Une nuit, j'ai été violé par un jeune marin américain. Quelqu'un qui était plus grand que moi et plus fort que moi. A quatre heures du matin, alors que les bistrots fermaient, j'étais tombé sur ce marin, tatoué, T-Shirt, jean, bottes. Ça m'amusait de parler anglais avec quelqu'un, simplement histoire de mettre en pratique ses connaissances scolaires. Il pleuvait dehors, il faisait frais et j'ai dit : tu sais... si tu as envie... on pourrait boire un café chez moi. Son bateau partait le matin à huit heures et ça faisait pratiquement quatre heures. Bon, il avait envie. Nous sommes allés chez moi et il s'est jeté sur le lit et a baillé. J'ai fait [redacted] du café et... Nous nous sommes assis ensemble sur ce gigantesque lit français et, simplement, on s'est déshabillé [redacted] à part le slip et lui s'est déshabillé complètement parce qu'il n'avait pas de slip et on s'est glissé sous la couverture et on a éteint la lumière. Le type s'est soudain jeté [redacted] sur moi et ça a été [redacted] de la stupeur, de la détresse, ça a été [redacted] aussi de la peur, simplement la peur, maintenant il va te tuer. Et c'était ni plus ni moins une lutte [redacted] et le lit était gigantesque, simplement on ne tombait [redacted] pas en bas, on restait toujours en haut. Et puis, il m'a tenu si fermement que je ne pouvais plus rien faire et il m'a enculé. Pour la première fois de ma vie, d'une façon terrible, il a enfoncé le truc à sec et ça faisait terriblement mal et... comme s'il y avait derrière un tas de braises. Il soufflait comme un animal et puis quand il a eu fini et moi je... je pensais tout le temps, il va sortir par devant ou bien il va t'esquinter quelque chose ou te déchirer les intestins ou... alors... maintenant il va te tuer ou quelque chose comme ça, je me tenais immobile, simplement, dans la peur, espérant qu'il aurait bientôt terminé. C'était comme ça. Puis il a eu [redacted] terminé et soudain-derrière tout était ensanglanté.

J'avais bien sûr des hémorroïdes et c'est pourquoi ça saignait terriblement. C'est plus tard seulement que je l'ai remarqué. Quand il a eu terminé, il est devenu d'une tendresse. C'était quelque chose que je n'avais jamais connu de toute ma vie et il m'a pris dans ses bras. Bien sûr, j'avais pleuré. Simplement, il m'a caressé, il m'a tenu dans ses bras jusqu'à huit heures du matin. Frère, amant, père. Et ça venait subitement après cette tension démente de violence, de peur et de douleur, ce calme est arrivé subitement. Il n'a jamais écrit. L'affaire était terminée. Je suis allé chez un médecin parce que je voyais le sang et je pensais que j'avais je ne sais quels intestins d'esquintés ou quelque chose d'autre. Le drap de lit était tacheté de rouge, aux toilettes, après, tout était rouge de sang. Je suis donc allé chez un docteur qui m'a dit, ce sont seulement des hémorroïdes éclatées et alors il m'a donné des suppositoires et un onguent et quelques jours après c'était guéri. Maintenant, j'allais à la recherche de bars pédés. C'était, sans doute, surtout pour essayer de retrouver ce type. Baiser n'aurait pas été possible après cela, pas immédiatement après. Alors j'ai trouvé la "Loreley". Depuis c'est mon bar habituel.

F. : Y as-tu trouvé des types du même genre ?

E. : Oui, en beaucoup moins bien. C'est à vrai dire toujours la recherche de cette illusion. Naturellement, on voit maintenant tout cela idéalisé, on voit tout cela avec le recul, héroïcisé. Dans cette Lore, j'ai fait ensuite la connaissance des premiers pédés. Ces hommes de cuir, ils avaient l'air et d'un homme je les ai ensuite enculés à la file, chaque nuit un nouveau.

F. : As-tu retrouvé certaines expériences de ton enfance dans les rites du milieu cuir ?

E. : Simplement, le problème de la solitude et peut-être ce qu'il y a d'extrême dans le sang. Simplement que le sang te court sur les mains, dégoutte sur les bras. C'est comme à travers une... On ne peut plus bien voir. On a besoin de lunettes pour arriver à voir clair, net et à ce

moment-là, on n'a pas ses lunettes et alors arrive un flot de sang et tu respires à demi aveuglé.

F. : C'est l'expérience que tu as faite à dix-sept ans et cette expérience a maintenant ressurgi, lorsque ta rencontre avec le mariage a eu lieu ?

E. : Oui. Pendant des années je n'ai absolument rien compris à propos du sang. Mais rétrospectivement, je sais, tout à coup, que c'était comme un tourbillon. Du sang chaud comme le corps qui te recouvre comme une pellicule et dont tu ne peux plus te débarrasser parce que ce sang coule de toi goutte à goutte.

F. : Est-ce que le cuir est aussi du sang figé ?

E. : La combinaison du corps en sueur et du cuir et de l'urine, c'est un mélange qui rappelle l'odeur du sang.

F. : Avez-vous bu de l'urine étant enfant ?

E. : J'ai fait très, très longtemps pipi au lit. C'est-à-dire au moins jusqu'à ma huitième année.

F. : Est-ce que ça t'était agréable ?

E. : C'était une sorte de résistance.

F. : Contre ?

E. : Contre toutes les personnes qui m'entouraient. Ils détestaient l'urine et moi je me raccrochais à cette urine.

F. : Tu aimais bien être dans des draps mouillés ?

E. : Il se peut bien que ça m'ait fait plaisir.

F. : Tu avais pourtant encore peur de ta mère ?

E. : A l'âge de cinq ans, j'avais appris qu'elle avait essayé d'avorter. Ça m'a rongé comme un acide, comme un aiguillon, que l'on ne peut plus retirer.

F. : Comment te représentais-tu cet avortement ?

E. : Un couteau. Un couteau, dont elle a essayé de s'enfoncer la pointe en elle. J'avais l'impression d'un gigantesque couteau, qui essaie toujours de me piquer et qui ne m'atteignait pas, et je me réjouissais.

F. : Rien avec le sang ?

E. : Je ne sais pas. C'était ainsi, quand j'étais petit garçon, chaque fois que je voyais du sang, simplement rien qu'une goutte de sang, alors je tombais sans connaissance, alors je me trouvais mal.

F. : Le sang était toujours le tien ?

E. : Oui. Peut-être que c'est encore important : j'avais appris que ma mère m'avait néanmoins nourri avec son sang. J'avais vraiment le désir de dégueuler ce sang.

F. : Pourquoi n'es-tu pas tombé sans connaissance quand tu as vu que le marin avait tiré du sang de toi ?

E. : C'était beaucoup... C'était une autre situation. Ce jeune homme... avec cet homme, j'ai ressenti absolument pour la première fois une véritable douleur. Ces mains entièrement taillladées, ne m'ont, en partie, [redacted] pas fait approcher de la douleur. Cette douleur n'a absolument rien signifié pour moi. Partout il y avait d'immenses blessures. Il y avait des veines qui pendaient qu'il a fallu recoudre. Il y a donc eu [redacted] des piqûres. Tout le bazar médical et... et on a découpé la peau. Ça ne m'a absolument pas intéressé. Ça ne faisait absolument pas mal, ni avant ni après. Ce n'était absolument pas une douleur. Cet homme m'a fait [redacted] tomber pour la première fois dans la souffrance - une sorte inconcevable de douleur, une sorte inconcevable de destruction.

F. : Tu étais maintenant la victime ?

E. : Oui.

F. : L'avortement était-il également une manière d'être sacrifié [redacted] ?

E. : Ça, je ne l'ai, je crois, jamais ressenti ainsi, parce que foetus, petit homme, adolescent, j'étais une sorte de victime qu'on ne voulait véritablement pas laisser vivre ! Cet homme m'a [redacted] aimé pour la première fois à la douleur, mais d'un autre côté il m'a laissé vivre.

F. : Quand tu as tué cette femme, était-ce une victime ou était-ce de la vengeance ?

E. : Je ne crois pas que c'était seulement de la vengeance. Je ne crois pas non plus qu'elle était seulement une victime. C'était, simplement, toute la résistance réunie, les miettes de courage, tout ce qui pouvait se dresser contre cette terreur célébrée pendant dix-sept ans.

F. : Etait-ce la même chose avec le marin ?

E. : Pendant le temps qui a précédé, j'ai été bien sûr très préoccupé de moi-même. Et puis cet homme est venu, soudain le sentiment d'une tendresse pour laquelle ça vaut la peine de rester là.

F. : Ce sang sur le drap n'avait pas la même odeur que l'autre ?

E. : Non. Il était absolument sans odeur. Ce n'était pas le sang qui était chargé de dégoût. C'était une sorte de sang qu'on était prêt à laisser répandre.

F. : L'odeur de l'avortement et du meurtre n'a rien à voir avec le cuir?

E. : Je ne crois pas. C'est quelque chose d'étonnant que l'on puisse sentir le sang dans un corps. J'ai cette sensation olfactive dans le nez. Je peux dire quand ça vient. C'est ça. C'était ça. Mais je ne peux pas te dire comment ça se combine.

F. : Et l'odeur d'urine n'est pas aussi présente ?

E. : Il s'est encore passé quelque chose d'autre. J'ai enculé quelqu'un avec le poing à Amsterdam et il avait aussi dans l'intestin des bourrelets d'hémorroïdes cicatrisées et, par suite du frottement, ça s'est mis soudain à saigner et le sang m'a dégouliné le long du bras et ça me dégoutait sur le coude et comme j'étais sous lui, de nouveau sous lui, le sang gouttait aussi sur mon visage, ça gouttait aussi sur les lèvres et je l'ai léché. On ne peut pas décrire cela exactement mais... une sensation, qui te fait trembler. Ce ne sont pas des frissons de peur et on ne sait pas non plus de quoi.... pourquoi on tremble, pourquoi on a peut-être froid.

F. : La tentation de détruire cet homme ne t'est pas venue ?

E. : Je ne veux détruire aucun homme. Je peux le faire sans peine. Je pourrais le faire parce que je sais que la frontière est extrêmement

mince et mobile [redacted]. Ce n'est absolument rien de tuer quelqu'un, de détruire quelqu'un, de le mettre en pièces, de le rayer, mais je ne le veux pas.

F. : Cette frontière est tout à fait ferme ?

E. : Oui.

F. : Comment y es-tu parvenu ?

E. : Par la volonté. Par le contrôle. Simplement par une sorte de discipline. Je veux que plus jamais les rênes ne m'échappent des mains.

F. : Et où as-tu acquis cette assurance ?

E. : Qu'est-ce que ça veut dire assurance ?! En me disant simplement : dix ans, douze ans. Jamais, jamais, jamais, jamais plus ! Etre réduit à cette impuissance. Simplement plus jamais ne plus pouvoir être soi-même. Seulement un matricule, un numéro sur la porte. Plus jamais cela.

F. : Et cette assurance est née pendant ton temps de prison ?

E. : Oui. Naturellement. Plus jamais cette déshumanisation, cet avilissement, chaque jour, chaque nuit, au point de croire qu'on va étouffer.

F. : Et tu ne laisserais non plus personne t'entraîner à commettre un meurtre ?

E. : Jamais. Jamais. Cela je ne le ferai jamais. S'il me contraignait à commettre un meurtre peut-être que je le tuerais. S'il y va de moi ou de l'autre.

F. : Donc par légitime défense ?

E. : S'il m'y forçait, j'essaierais de m'en débarrasser, de le réduire au silence. Je n'ai pas envie d'assassiner quelqu'un. Je ne veux assassiner personne.

F. : Crois-tu que ton intérêt, ce sont les commandos de choc dans les prisons qui l'ont ?...

E. : Bon, j'ai connu des trucs où, simplement, on tabassait des détenus et ensuite on les traînait en bas de l'escalier [redacted] leur tête en cognait sur chaque marche.

F. : As-tu observé ces scènes avec intérêt ?

E. : Avec une sorte de lubricité peut-être à imaginer quelqu'un

pendant cette déconfiture, quelques fonctionnaires, qui avaient bien sûr pas l'air mal, faisaient irruption en bottes et en culotte de cheval, alors qu'on savait que dans le cachot il tendait sa queue aux gens à travers la grille [redacted] et se faisait tailler une pipe et puis balançait en échange quelques cigarettes aux jeunes gens. On a peut-être pensé à cela parfois le soir, en se masturbant.

F. : Tu as dit que, quand tu es sorti de prison, tu avais dû apprendre à rire.

E. : Oui, je crois que je suis très joyeux et j'ai simplement du plaisir à vivre. J'ai également du plaisir à savoir quelques gens sympathiques autour de moi.

F. : Les S. M. ont un rire particulier.

E. : Oui, à vrai dire pas de rire du tout. Un rire qui n'a pas d'yeux.

F. : Te sers-tu aussi de ce rire ?

E. : Ça dépend. Pour le moment j'apprécie moi-même trop de pouvoir vivre, d'avoir du plaisir à vivre. [redacted] Parfois j'entre alors dans [redacted] la règle du jeu. Quand je vais à une de ces rencontres [redacted] cuir, alors, par exemple, je ne ris pas du tout. Alors, j'ai un regard très froid, très calculateur, très réservé, de sorte qu'on me prend en général pour un sadique, mais c'est une chose que je provoque en partie délibérément.

F. : Il y a aussi un rire des masochistes.

E. : Un rire craintif, un rire servile, un rire de prosternation, un rire avec l'espoir d'être pris.

F. : Mais tu as appris un troisième rire ?

E. : Je suis un être humain qui n'a pas encore appris la confiance, qui oppose au culte du cuir un certain scepticisme. Je subodore toujours dans le cuir un relent d'opérette.

F. : Quand tu es sorti de prison, tu avais un grand désir de tendresse. Tu endurais la servilité. Maintenant tu dépeins des scènes dans lesquelles des individus sont réduits à la servilité comme quelque chose de fascinant.

E. : La servilité n'est pas pour moi à mettre sur le même plan que cette impuissance qu'on vous sert matin après matin, comme un bloc compact, de pouvoir, et en face duquel il fallait se comporter avec humilité, et sinon, on était simplement brisé, on essayait de rayer [redacted] le matricule, de rayer [redacted] le visage, simplement [redacted], d'extirper les os de leur substance, de broyer l'esprit de résistance. Jamais plus la servilité ! Jamais plus la servilité pour avoir un meilleur emploi, pour un morceau de pain plus frais, pour une demi-louche de soupe en plus !

F. : Mais tu as montré ce que tu penses d'un esclave qui t'implore. C'est pourtant justement la situation dont tu as souffert. Pourquoi infliges-tu ça maintenant à d'autres ?

E. : J'éprouve naturellement un certain sentiment de mépris vis à vis des esclaves. A vrai dire, je ne veux pas avoir d'esclaves, parce que je trouve ça avilissant. Il y a beaucoup de gens qui souhaitent s'offrir à moi comme esclaves. Je le leur interdis, je les engueule pour bien leur faire comprendre comme c'est avilissant pour un homme de lécher les bottes à quelqu'un.

F. : Mais malgré cela tu as dragué un jeune type et il a cédé :

E. : Papa ! Papa ! - j'ai eu honte. J'étais effaré. J'étais dégoûté et, d'un autre côté, avec une vraie [redacted] pitié pour ce jeune type. Je n'ai commencé à le battre que quand il m'a mordu le gland à travers le jean, au point que ça a commencé à dessiner une immense tache de sang sur le pantalon. De rage. De douleur et pour quelques fractions de secondes peut-être, en oubliant que c'était un homme.

F. : Veux-tu de cette façon faire payer quelque chose ?

E. : Je ne crois pas que je veuille faire expier qui que ce soit. Il y a une servilité de l'esprit et une soumission du corps. Je crois qu'il y a aussi une complaisance du corps qui n'est pas contrôlée par l'esprit. Il y a une maturité de l'esprit, qui rend conciliable de livrer son corps sans pour autant être servile.

F. : Connais-tu en ce moment ces états d'absence "dans lesquels tu perds presque conscience au point qu'il ne reste plus qu'un tremblement souterrain [redacted] des mains" ?

E. : Le cuir n'est pas pour moi absolument une religion. Ça m'amuse simplement, avec la liberté de mettre fin à cet amusement quand je veux.

F. : Mais n'y a-t-il pas de danger que par ces rites tu perdes cette assurance ?

E. : Ma volonté est tellement complexe. Ça ne se produira pas, parce que je ne le veux pas.

F. : Y a-t-il aussi chez toi un moment où tu veux laisser l'autre subsister dans son intégrité ?

E. : Oui. Absolument ! Absolument ! J'aimerais simplement que l'autre laisse faire de lui ce qu'il veut, ce qu'il veut tout à fait consciemment, avec sa volonté, ou soit comblé en l'obtenant.

F. : Cela semble être une règle de base du milieu sadique, que seul soit violé celui qui veut être violé.

E. : Oui. Cela doit rester sous contrôle. C'est une liberté à laquelle on renonce de son plein gré. Naturellement c'est fascinant de capturer quelqu'un dans la rue, comme un animal errant, de l'entraîner dans une cave et de le faire violer par peut-être quinze ou vingt personnes. Naturellement, tout le monde a eu ce désir de tourmenter quelqu'un. Nous connaissons sûrement tous ce sentiment. Mais on ne peut pas se laisser emporter ainsi sans contrôle par ces désirs, parce que dans notre société, qui nous oblige à certaines normes de comportement, on ne peut simplement pas transposer ces désirs dans sa vie.

F. : Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

E. : Je me suis levé très tôt. Je me suis levé à sept heures. Et j'ai commencé à mettre au point des projets pour les préparatifs de voyage pour les prochaines vacances.

F. : Que fais-tu pendant une journée normale ?

E. : Eh bien je me lève peut-être à dix heures, parce que je ne suis allé me coucher qu'à quatre heures et demie environ. Petit déjeuner. Me laver. Me raser. Quand il y a du travail sur la planche je l'expédie et s'il n'y en a pas je passe toute la journée à aller draguer, à sillonner la ville, chercher des visages et des corps.

F. : Tu aimes manger. Qu'est-ce que tu aimes manger ?

E. : Une sorte de saveur très délicate, que ce soit du fromage français, que ce soit un morceau de viande très bien attendrie, préparée avec différentes herbes.

F. : Tu aimes cuisiner ?

E. : J'adore ça.

F. : Aimes-tu boire ?

E. : Du très bon vin. Un très bon champagne et j'aime beaucoup le calvados.

F. : Prends-tu de la drogue ?

E. : J'ai pris un trip. Alors j'ai établi un emploi du temps précis, je suis allé ensuite au sauna et dans le parc, dans mon bistrot habituel et j'ai roulé dans une voiture sur l'Kurfürstendamm et le lendemain j'ai posé des questions à plusieurs personnes. Dans le sauna... Les veinures du bois des portes commençaient à danser et venaient vers moi, palpitaient comme au rythme du battement du pouls ou bien j'entendais comme dans le lointain la musique de la chaîne stéréo, comme si elle venait de tout en haut et était amortie, comme dans de la laine. Je suis ensuite allé dans les cabines et j'ai fait l'amour et je sentais ma sueur ruisseler sur moi, comme beaucoup, beaucoup de ruisseaux et je sentais mes pores s'agrandir comme des yeux, s'ouvrir comme des yeux. Et j'avais une formidable sensibilité dans le bout des doigts... dans le pénis... comme s'il recevait des ondes de part de l'autre, en léchant l'anus [redacted], comme si les intestins se retroussaient vers l'extérieur et les petites morsures dans la nuque de l'autre faisaient surgir des associations, comme si j'étais tout à coup un étalon arabe et que je veuille

m'enfoncer à force de caresses dans la nuque de l'autre. La sueur sortait des sourcils. Les élancements de la douleur, [redacted] explosaient dans le cerveau, des élancements de douleur qui se transformaient tout à coup en couleurs, comme un feu d'artifice, et le corps prenait soudain des positions que les disques vertébraux ne permettent pas normalement. Les battements du coeur te palpitaient jusque sur la langue. Et ensuite, plus tard, dans le parc... vouloir, étreindre les arbres, que l'on enlaçait de ses bras et de ses jambes [redacted]. Et la forêt autour de soi. Toute en lignes fluides et la lune avait un visage étrange, comme de la mousse à raser, comme si elle allait vous aspirer vers elle. On avait envie d'exploser de joie. On entendait de nuit des oiseaux... On entendait la nuit chanter, murmurer, gémir, geindre, on sentait soudain le pouls de la terre sous ses pieds. Les semelles n'étaient subitement plus là. On sentait simplement le sol. On entendait la craissement sous les talons. On entendait tout. Quand, à cinquante mètres, quelqu'un s'approchait de vous on entendait le sable crisser. [redacted] Les troncs avaient des pores. Les troncs respiraient aussi. C'étaient des queues dressées gigantesques dont les glands s'élançaient très loin jusque là-haut, très loin vers la lune. Noir. Tout était noir, noir, noir.

Ma peau était aspirée contre ses troncs.

F. : Tu aimes bien t'habiller avec élégance ?

E. : Quand on a porté pendant dix ans cet uniforme de taulard qui déforme complètement le corps, on trouve du plaisir à une chemise bien coupée, à un pantalon bien coupé, à des chaussures convenables et confortables.

F. : Quelles odeurs aimes-tu ?

E. : L'odeur de la sueur. L'odeur de la pourriture.

F. : Des pommes pourries, comme Schiller ?

E. : Oui, des pommes pourries. L'herbe coupée après la pluie.

F. : Est-ce que tu fais du sport ?

E. : Un peu. J'aime nager.

F. : Est-ce que tu lis ?

E. : Beaucoup à vrai dire. Timothy Leary "la Politique de l'extase". Et de Kerouac une foule de choses. J'aime lire des choses de gens que je connais.

F. : Régulièrement des journaux ?

E. : Le Spiegel, la Morgenpost, le Bild. Je vais les chercher le matin dès que je suis réveillé. C'est la première chose que je fais avant mon petit-déjeuner.

F. : Est-ce que maintenant tu joues d'un instrument ?

E. : Non. Mais je collectionne des chansons. Des disques.

F. : Vas-tu beaucoup au cinéma ?

E. : Parfois, je fais de véritables orgies de cinéma. Quatre films en une journée. Des navets monstres, avec des grands déploiements de peuple, des gladiateurs et des animaux sauvages. Des navets nostalgiques. Ces monstres à la Visconti. Alors je sanglote parfois, avec un clin d'oeil ironique. Et bien sûr de très bons films policiers.

F. : Tu avais une préférence pour les japonais...

E. : Eux, je les ai découverts pour la première fois à Hong-Kong et quand ils sont passés à Hambourg, j'y suis allé aussi. Cette brutalité outrancière. Du sang pas seulement au litre mais à la tonne. Où des gens sont déchiquetés, où un coup de karaté transperce la cage thoracique d'un assaillant. Je trouve cela déjà très amusant.

F. : Tu as beaucoup voyagé pendant ces quatre années depuis ta libération ?

E. : L'Extrême-Orient, le Proche-Orient. Hong-Kong, Bangkok, Singapour, Bombay, Téhéran, Beyrouth, Damas, Sidon, Tyr, Byblos, Maroc, France, Angleterre, Hollande, le diable sait quoi.

F. : Est-il indiscret de te demander comment tu finances tes voyages ?

E. : Du fait du testament de ma grand-mère, il fallait que je sois marié avant l'âge de trente ans. C'est ce que j'ai fait. Je finance mes

voyages simplement avec l'argent mis de côté et avec les intérêts d'un capital placé.

F. : Vas-tu volontiers dans des réceptions ?

E. : Parfois, ça peut être tout à fait marrant mais en général je les trouve vraiment ennuyeuses.

F. : Qui t'invite ?

E. : Des dessinateurs, des photographes, des journalistes.

F. : Qui invites-tu ?

E. : Des gens que j'aime. Le directeur d'une école des beaux-arts, un professeur très connu, des collègues écrivains mais, un souteneur ou une prostituée de l'Eroe-center ou mon laveur de vitres, ils sont simplement de la partie, ou une avocate ou un juge de Hambourg.

F. : Tu as cessé ton travail dans un journal de Hambourg ?

E. : D'abord, c'était naturellement une aide épatante au départ. J'essayais un petit peu de m'affirmer, et j'ai remarqué que tout se ramenait à un énorme dressage. Des centaines de détails qui font ce qu'on appelle le "style" et qui ne laissaient absolument aucune chance d'épanouissement autonome.

F. : En prison, tu as achevé une formation de journaliste avec une mention. Pourquoi tu ne continues pas à travailler comme journaliste ?

E. : Dans le journalisme sérieux, sans études je n'aurais jamais eu aucune chance. J'ai travaillé pour plusieurs feuilles de Sankt Pauli. J'ai parfois écrit moi-même tout seul la moitié du journal. Des choses de ce genre sont des plantes des bas-fonds. Les journaux pour lesquels j'ai écrit à l'époque avec fougue, ils n'existent pratiquement plus.

F. : Tu as écrit beaucoup de choses littéraires. Est-ce que tu continues à écrire ?

E. : Je prends des notes.

F. : As-tu repris contact avec ta mère ?

E. : Ma mère a pris contact avec moi et ne donne des signe de vie que quand elle désire me refiler une facture, un tapis de 1000 marks, une

nouvelle armoire de huit cents marks, des dents pour quelques centaines de marks.

F. : Est-ce que tu revois tes amis d'enfance ?

E. : Je n'ai jamais eu d'amis.

F. : As-tu rendu visite à l'aumônier de la prison, le pasteur Degenhardt?

E. : Je lui ai rendu visite. Il a aujourd'hui déjà dans les quatre-vingts ans, gravement malade, sa femme est morte. Je lui écris de temps à autre des cartes postales, en voyage. Il m'écrit pour mon anniversaire à chaque fois une lettre très touchante... il a représenté pour moi, pour la première fois de ma vie, un modèle.

F. : Ne crois-tu pas qu'il pourrait avoir besoin de ton aide ?

E. : Il vit chez ses enfants.

F. : Est-ce que tu as des liens d'amitié avec les enfants ?

E. : Formidables. Les enfants m'aiment beaucoup. J'aime beaucoup les enfants. Je ne suis pas, comme on dit, l'oncle mais le copain. Quand il y en a une qui est battue dans le parc, alors elle vient vers moi et dit : Tape donc dessus ! - Alors on va dans le parc et en général tout s'arrange [redacted] dans la bonne humeur. Il y a une petite fille qui sur mon conseil, a été opérée par un spécialiste, elle avait une affection des jambes et elle a été guérie. Les parents n'osaient pas [redacted] risquer. 99 pour 100 de ces opérations ratent. Mais je connaissais un cas semblable et alors j'ai parlé aussi avec le professeur et alors ils ont donné l'autorisation pour ainsi dire avec une confiance aveugle ou bien à cause de ma force de persuasion et, aujourd'hui, l'enfant peut à nouveau marcher de façon tout à fait normale.

F. : Au festival de cuir tu n'as pas laissé rentrer un homme parce qu'il n'avait pas les treize marks du billet d'entrée.

E. : Naturellement, je l'aurais bien aussi laissé rentrer pourtien. Mais quand il est arrivé, aucun de nos jeunes types ne voulaient qu'on le laisse entrer et puis j'ai constaté qu'il était (déjà profondément ivre et) complètement bourré de H et j'ai considéré cela comme un facteur dangereux pour notre manifestation, j'ai fait ça d'une façon relativement élégante, en lui annonçant le prix parce que je savais qu'il était toujours plutôt à sec. J'ai laissé entrer d'autres gens, dont je savais qu'ils n'avaient pas d'argent, moyennant un ticket de consommation et trois marks d'entrée.

F. : Je ne crois pas non plus que tu sois avare. Je pense seulement que tu t'es servi d'un geste...

E. : Qui est inélégant.

F. : Qui est plus qu'inélégant.

E. : Mais je l'aurais encore plus vexé (blessé) si j'avais dit : Tu sais, nous ne voulons pas de toi ici, tu es indésirable ici.

F. : Est-ce que tu aimes mentir ?

E. : Je ne mens jamais.

F. : Qu'est-ce que tu es prêt à faire pour un ami ?

E. : A me mettre si profondément dans la peau de l'autre que j'essaie de le comprendre, que j'essaie de participer pour lui à ses pensées, pour réfléchir et appliquer ensuite ensemble des décisions, de m'ouvrir à l'autre, de déblayer le terrain pour lui.

F. : As-tu confiance en tes amis [redacted] cuir ?

E. : Je n'ai pas d'amis [redacted] cuir. C'est une sorte de dressage.

F. : Tu sais aussi ce qu'ils racontent sur toi ?

E. : Bien sûr.

F. : Je t'ai demandé pourquoi tu travaillais si peu et tu m'as dit :

ma soif est si grande ! - Est-ce que cette soif est toujours aussi grande ?

E. : Elle [redacted]. s'est un peu tassée

F. : Est-ce que tu cherches toujours un ami attitré ?

E. : Non. J'ai quelques amis, en petit nombre et j'ai ma femme. J'aime ma femme. Elle a besoin de moi et me donne le sentiment d'être utile à quelque chose. Je n'ai pas l'intention de jamais l'abandonner.

F. : Avec combien de gens as-tu couché depuis ta sortie de prison ?

E. : On ne les compte plus [redacted]. Au début naturellement je suis toujours tombé passionnément amoureux et ensuite, ça tournait à rien, simplement les gens étaient terriblement excités de coucher avec un assassin. Puis, comme toujours, cela [redacted] s'est tassé très vite parce que chez beaucoup de gens de notre milieu pédé, règne avant tout l'idée fixe de ne pas coucher deux fois avec le même. Je ne comprenais absolument pas ça. Pour moi le sexe n'est pas une activité automatique.

F. : N'as-tu jamais payé un partenaire ?

E. : Jamais. Un gigolo ne reçoit de moi pas le moindre mark. Il peut [redacted] recevoir de moi un nouveau pantalon.

F. : N'[redacted] y a-t-il pas une sorte de paiement indirect ?

E. : Je ne veux absolument pas payer les gens. Un cadeau est une bonne chose, un bon repas ou n'importe quoi d'autres ou emmener quelqu'un en voyage. Ça, c'est possible.

F. : As-tu attrapé des maladies vénériennes durant ces années ?

E. : Une blenno.

F. : La syphilis ?

E. : Jamais. J'y fais très attention, parce que j'ai un très bon médecin de famille qui contrôle cela toutes les quatre semaines. Mais une blenno, j'en ai eu déjà quatre ou cinq fois.

F. : Pourquoi t'es-tu marié ? Ou bien ne veux-tu pas parler de ça ?

E. : On peut très bien le dire, bien sûr. J'aime ma femme. Parce qu'elle est simplement le premier être dans ma vie qui me donne le senti-

ment d'avoir besoin de moi, qui m'enlève aussi le sentiment d'être superflu. C'est une chose qui n'a pas de prix. Et comme ma femme est un peu plus âgée que moi et qu'elle voulait rester avec moi et qu'il y avait encore ce drôle de testament, j'ai trouvé aussi que c'était loyal de l'unir à moi par le mariage, pour lui donner l'assurance que quelqu'un qui vit avec elle sera aussi à ses côtés dans les moments critiques. Je voulais démontrer publiquement : elle m'appartient. Et je tape sur la gueule à celui qui lui pisse dans les bottes.

F. : Est-ce que ta femme essaie de te stimuler, est-ce qu'elle t'influence ?

E. : C'est une action réciproque. C'est une véritable symbiose. Elle, créative, moi, comme je l'ai dit, également créatif. Nous avons eu ensemble nos premiers succès. Elle a parfois quelques difficultés à prendre des décisions, je les prends pour elle, parce que je réfléchis en même temps qu'elle.

F. : Que dit ta femme du fétichisme du cuir ?

E. : Elle est formidablement tolérante. Comme je sais qu'elle n'aime pas particulièrement voir cela je lui épargne toutes ces manifestations.

F. : Qu'est-ce qui t'a particulièrement frappé chez tes collègues de la rédaction ?

E. : Une intelligence très froide. Une sorte de race de seigneurs qui prétend "commander aux petits hommes" - textuellement. Et je pensais, si tu crois que je suis un de tes petits hommes, alors je te rentrerai un jour dans les couilles, sans que tu t'y attendes. Ils m'ont donné une aide au départ, ce qui ne m'a naturellement jamais empêché de les voir comme ils sont : arrogants et prétentieux. - Et parmi eux, il y a bien sûr des petits furets du pouvoir qui jouent l'un contre l'autre. On sait, évidemment, exactement à quoi s'en tenir sur les différents points faibles des collaborateurs et c'est justement là-dessus qu'on mise. Parce qu'on pense que c'est du journalisme de pointe qui se fabrique là et qu'on fait partie d'une certaine manière, d'une caste de nobles.

Celui qui pense qu'il a trouvé une bonne vache à lait se trompe, parce que l'esprit de corps des anciens est très fort, alors que les nouveaux sont naturellement ceux qui doivent être rabaissés : le marché allemand est gigantesque. La nouvelle génération est innombrable. Vous êtes tous interchangeables et si vous ne marchez pas droit, nous pouvons faire notre journal pendant trois semaines avec les fonds de tiroirs. Tellement qu'il y a de choses dedans.

F. : Quels plaisirs s'offre-t-on ?

E. : On joue au golf. On joue au tennis. On se fait masser. On entretient une voiture de sport. On mange plutôt bien. On se montre volontiers avec la toute nouvelle secrétaire. On fait énormément de ragots. Chacun sur [redacted]. Tous sur [redacted].

F. : Est-ce que ce genre de vie t'en a beaucoup imposé ?

E. : Je ne l'ai, à vrai dire, jamais trouvé exemplaire parce qu'on y boit énormément. Parce que, pendant les suites, des choses étonnantes se font jour, comme par exemple un type assis en larmes à côté de moi, dans l'escalier, expliquant [redacted] que tout son esprit satirique s'était figé, que, par pur désespoir il écrivait quelques poèmes qu'il suspendrait seulement de temps en temps à la porte de ses toilettes pour dire je suis toujours là, je suis encore une petite bougie.

F. : Malgré cela, tu étais accepté. Tu avais tes entrées jusqu'à l'étage de la direction. Est-ce que tu servais d'alibi à ces étages ?

E. : Je crois qu'on me prenait pour un assez bon bouffon.

F. : Quels sont tes projets professionnels ?

E. : Je vais encore simplement voir venir, jusqu'à ce que les derniers soubresauts de cet isolement, de cette existence de ghetto se soient apaisés. Alors je vais commencer, alors je vais commencer à élaborer sur le plan de la langue les choses que j'ai recueillies en moi. J'ai cherché un modèle. Ce pasteur Degenhardt, qui va bientôt mourir maintenant, c'était un modèle, estropié, il avait une jambe raide, avait l'air incroyablement laid, avec des oreilles en feuille de chou comme une

chauve-souris, avec un regard trouble où l'iris disparaissait et un nez énorme. C'était quelqu'un.

F. : Tu voulais toujours "vider ton sac." Que signifie maintenant pour toi le langage [redacted], en liberté?

E. : J'avais pendant mes [redacted] dernières années de prison déjà relativement beaucoup écrit et naturellement pendant ces dernières années mon bagage linguistique a déjà beaucoup augmenté, par la lecture et simplement par la joie de manipuler le langage, de créer de nouveaux mots.

F. : A la rédaction du journal, ta langue a-t-elle subi un rétrécissement ?

E. : Une des raisons de ma démission, c'était que ma langue commençait à s'atrophier, que soudain tout ce que je prenais entre les mains avait ce style, que ce style envahissait même mon imagination.

F. : Tu disais que tu avais été "naturellement" appelé à la rédaction en chef pour aller chercher avec les rédacteurs en chef des grands journaux de Hambourg ton cadeau de Noël. Qu'est-ce que tu veux dire avec ce "naturellement" ?

E. : C'était pratiquement l'antichambre de l'éditeur où, à Noël, on distribuait alors des présents magnifiques, des alcools, des disques, des livres. Et comme j'étais vraiment lié d'amitié avec la secrétaire du chef, qui se montrait bienveillante à mon égard, j'ai reçu moi aussi dès le début un cadeau de Noël. Ça m'a naturellement fait plaisir. Et je n'ai absolument pas trouvé cela anormal, de même que cela ne m'a guère impressionné de pénétrer là-haut dans le centre névralgique et d'être abordé par les gens. Je ne me suis donc pas laissé impressionner le moins du monde par le défilé des gladiateurs.

III

Mars 1976

F. : Depuis notre dernier entretien tu as fait plusieurs voyages. Un à New York, un au Caire...

E. : Quand tu arrives à New York la première fois, tu regardes toujours en l'air et tu te sens complètement perdu dans ces inquiétants remparts de pierre. La deuxième fois, New York t'est plus familier et tu n'as plus cette habitude de renverser machinalement la nuque.

F. : As-tu fréquenté des bars et des saunas ?

E. : Quand tu racontes à quelqu'un que tu vas à Central Park après minuit, ils lèvent les bras au ciel.

F. : Quand on va à Central Park la nuit, on cherche sa perte ?

E. : Je voulais simplement le savoir. Je voulais me révolter contre ma peur pantouflarde.

F. : Peur de la peur ?

E. : Exact. Depuis la 72ème rue, j'ai simplement suivi, là, où les lampadaires s'arrêtent, au-delà du pont, toujours plus loin. Puis il y a des portails bâtis en brique, et dans l'ombre de ces portails tu rencontres alors des gens. Tu ne vois pas de visages. Tu n'entends pas de voix. Tu entends seulement les bruits de respirations des corps, des articulations de corps en mouvement. Des décharges. Des mains viennent. Des mains s'en vont. Des corps se frottent contre toi. Cet anonymat permet de laisser de côté les questions d'âge, d'infirmités, de laideur. Et puis on referme la... la boucle de sa ceinture et on va par le tunnel vers la lumière.

F. : Est-ce que ce ne sont pas des scènes qu'on connaît aussi à Hambourg ?

E. : Je crois que nous ne sommes pas aussi cool que ne l'est le New Yorkais, pour qui un tuyau au summum est le meilleur. On est fixé. On a ses réjouissances bien à soi. Et dès que c'est passé, on ne se

connaît plus. Je pense spécialement à l'Eagles Nest, le plus vieux bar cuir du monde. C'est comme sur une piste de présentation de mode. On se promène les uns devant les autres. On enregistre les réactions du coin des yeux. On a un [illegible] quand on a l'impression que quelques uns de ces types ont envie de moi. C'est assez. C'est une sorte de masturbation intérieure.

F. : Également un certain puritanisme ?

E. : Oui. Bien sûr. On se sent importuné de se voir imposer une conversation par quelqu'un qui s'intéresse à vous. On a l'impression d'être interrompu dans son numéro.

F. : T'es-tu soumis à ces règles ?

E. : Non. Je trouvais cela seulement très marrant. Il peut vraiment t'arriver que quelqu'un te transmette la demande d'un type qui voudrait poser pour toi. Et puis il rentre chez lui et est pleinement satisfait et cela par ton admiration, par ta convoitise pour son corps qu'il te refuse.

F. : Puritanisme.

E. : Oui.

F. : Et crainte ?

E. : Peut-être. Méfiance chronique. Une méfiance absolue au point qu'on s'enferme dans son logement, qu'on s'enferme dans des logements qui ressemblent à de petites forteresses. Ce n'est pas tellement la peur des agressions mais c'est au contraire une expression de la peur de soi-même qui leur fait barricader les maisons de l'intérieur avec des [illegible] de fer, des barres de fer, des grilles de fer. Quand tu demandes au New Yorkais quel est son hobby tu vois toujours revenir la même chose : regarder la télévision. - Un déferlement par seize chaînes qui fait le tour du cadran.

F. : Tu as fait la connaissance de New York pendant la grande banqueroute.

E. : Grèves des éboueurs, des policiers, des pompiers, détritus dans tous les coins de maisons, paralysie de plusieurs lignes de métro,

suppression de lignes de bus, fermeture de nombreuses boutiques, blocage presque total des informations. Une montée en flèche des agressions. Et de la vermine, des rats bien nourris, de la taille d'un chat bien nourri, qui se dandinaient en plein jour sur le trottoir, des foules de jeunes souris, des cancrelats et leurs congénères n'importe où et aussi élégantes que soient les demeures.

F. : Tu étais, l'automne dernier, en Egypte.

E. : J'avais terriblement envie de connaître ce vieux pays, cette culture fanée, tombée en poussière, dont on ne peut plus se faire une idée que dans quelques monuments de pierre.

F. : Tu y as été quinze jours ?

E. : Trois semaines. Et j'ai vraiment passé toutes mes journées seulement parmi de pauvres gens. J'étais invité à des noces par des gens extrêmement pauvres, dont la cordialité, l'amabilité m'ont tellement touché. J'ai été en compagnie d'officiers de police.

F. : Comment es-tu tombé justement sur la police ?

E. : Je me promenais dans la vieille ville. Un officier de police m'a salué et m'a invité à prendre une tasse de thé. On est allé également manger après la fin de son service. Je suis allé dans une des plus anciennes universités arabes, dans la mosquée d'El Azhar, et je me suis entretenu avec les professeurs qui parlaient en partie anglais et qui m'ont invité à un Kufta, leur plat national, et nous avons mangé dans la mosquée sur le sol sur des nattes de raphia.

F. : Le Caire de Farouk avait la réputation d'être Babel. Le Caire de Nasser était tolérant. Comment est-ce sous Sadate ?

E. : J'ai constaté que l'Egyptien est très pudique. Cela doit tenir à sa religion que l'homosexualité soit illégale en Egypte. Si tu touches un Egyptien dans un bain, dans la salle où il fait clair, il peut se produire immédiatement que le gardien du bain intervienne. Mais ces bains ont une salle sombre, là toute pudeur disparaît, seulement après avoir déchargé, quand tu sors à la lumière, cette intimité prend fin automatiquement.

F. : Donc du puritanisme là aussi ?

E. : Là aussi.

F. : Et comment était-ce dans le Musée Egyptien ?

E. : Derrière la statue de Ramsès, par exemple - selon l'heure et selon l'affluence du public - mais c'est simplement pour les policiers sous-payés une sorte de source de profits supplémentaires. Pas tellement une décharge érotique réciproque - mais le plus souvent de nature unilatérale.

F. : Comment était-ce au poste de police ?

E. : L'officier de police m'a pris par la main et m'a montré les lieux. Egalement la prison. Et puis, comme si cela allait de soi, il a fermé une porte, appuyé une échelle contre celle-ci, de l'intérieur, et a ouvert sa braguette.

F. : Ça n'était pas unilatéral ?

E. : Non.

F. : Ça n'était pas non plus pour de l'argent ?

E. : Ça n'était pas non plus pour de l'argent. Simplement : les policiers étaient terriblement jaloux. Ils sont ensuite venus aussi à mon hôtel et, à la fin, ils m'ont tous conduit à l'aéroport, simplement parce que c'est une affaire de prestige d'avoir autour de soi le plus d'amis possible qui font des signes d'adieu.

F. : Est-ce qu'il entrait en jeu, chez les policiers, une composante sadique ?

E. : Non. L'uniforme est quelque chose de formidablement excitant. Je les ai aussi photographiés avec leur pistolet mitrailleur au cran de sûreté à leurs côtés. Il y avait une sorte de formidable tension entre l'interdit et la lubricité, quand les regards se rencontraient, quand une question était posée, en présence de tous les autres policiers : pourquoi me désires-tu ?

F. : Tu voulais voir avec moi "Salo" de Pasolini. Dans les scènes des blessures avec des bâtons, j'ai détourné les yeux. Tu l'as vu. Tu as vu que je t'observais et tu t'es mis à sourire.

E. : La scène avec les pointes d'acier ne provoque à aucun moment chez le spectateur une expression d'horreur. Elle ne me touchait pas, elle était pour moi trop mise au premier plan. J'ai été amusé de te voir détourner le regard car je ne croyais pas à ton effroi à propos de ce spectacle.

F. : Le film t'a déçu.

E. : Pasolini n'a pas réussi à tourner un film sur le sadisme, il a tourné un film sadique.

F. : Peux-tu préciser ton point de vue ?

E. : Parce qu'il fait que le spectateur fouine, espionne, épie à travers des jumelles à moitié aveugles, à travers des trous de serrure, à travers des séquences trop vite coupées. Pas un film pour celui qui observe. Un film contre lui. Conçu avec méchanceté, fermé, inextricable.

F. : Connais-tu "Médée" ?

E. : Oui. A cause de l'interprétation de la Callas, le projet est déséquilibré.

F. : Qu'est-ce que tu penses de la première scène dans laquelle le jeune paysan est immolé ?

E. : Un acte très archaïque, un acte cultuel qui provoquait, au lieu de l'épouvante qu'il aurait dû déclencher, une sorte de ravissement.

F. : Pourquoi aurait-il dû déclencher l'épouvante ?

E. : L'éducation. La civilisation.

F. : L'instinct de conservation ?

E. : Je crois qu'on a édifié cette convention pour protéger les hommes d'eux-mêmes. Si ce comportement de caste disparaissait, il serait tout à fait possible que l'on se jette les uns sur les autres avec beaucoup plus de facilité et d'intensité.

F. : Et tu trouverais ça bien ?

E. : C'est pourtant ainsi qu'autrefois chez certains peuples on abandonnait les vieux en chemin avec quelques provisions. Un animal malade est déchiqueté par ses congénères. Nous avons raffiné cela. Nous

envoyons nos vieux à l'asile de vieillards.

F. : Mais tu vis avec un être plus âgé, qui...

E. : C'est une décision prise de mon plein gré. À vrai dire c'est que nous faisons traîner en longueur le processus de la mort lente [redacted], que nous ne le supportons naturellement parfois pas tout à fait, que nous espérons que le vieux va, il faut l'espérer, bientôt mourir.

F. : Des conceptions biologiques analogues apparaissent simultanément avec cette conclusion que celui qui est "l'ennemi de l'espèce" ou "nuisible à l'espèce" doit être détruit. Dans une société telle que tu la dépeins, en tant qu'homosexuel tu serais déjà liquidé. Pourquoi défends-tu une conception de la vie qui t'anéantirait toi-même ?

E. : J'avoue que c'est une contradiction.

F. : Maintenant tu te trouves dans une double contradiction. Dans la vie quotidienne tu pratiques justement ce qu'idéologiquement tu renies : aider ceux qui sont dans la détresse et les gens plus âgés.

E. : Oui.

F. : Dans la société que tu prônes, tu n'aurais aucune place - pour trois raisons : en raison de ton acte, en raison de tes dispositions naturelles et en raison de ta spécialisation. Tu incarnes donc le contre-modèle d'une telle société. Pourquoi formules-tu de telles idées ?

E. : On pourrait peut-être dire que c'est une attitude masochiste latente.

F. : Le ravissement éprouvé au spectacle du sacrifice humain - as-tu une idée de la façon dont cela fonctionne ?

E. : Ce n'est pas par hasard que les cannibales mangeaient leurs adversaires, parce qu'ils pensaient pouvoir, par ce moyen, s'approprier la force de leur adversaire.

F. : Penses-tu que les cannibales mangeaient leurs adversaires par faim ?

E. : Certainement pas par faim. Par un besoin rituel. Là il s'agissait de beaucoup plus. Il s'agissait de force.

F : Comment t'expliques-tu que cette fascination immémoriale pour les rituels magiques, qui apparaît aussi dans le milieu du cuir, surgisse justement aujourd'hui ?

E. : Nous arrivons dans une époque qui nous met en mesure de pouvoir nous exterminer entièrement et cela nous le savons et cette peur instinctive est déjà là, cette époque de peur nous ramène au noyau de nos peurs originelles. Au fond, nous avons décrit un gigantesque arc de cercle à l'aide de la civilisation. Mais nous sommes en train de revenir à notre point de départ.

F. : Pourrait-on simplifier ainsi : le milieu cuir et ses rites extrêmes, quasi magiques doivent conjurer la peur ?

E. : Oui, avec cette restriction que ce n'est pas compris par la plupart, que cela n'agit que comme une impulsion stimulante supplémentaire. Et cette conjuration de nos peurs latentes se ritualise dans la destruction du corporel. Je crois que ces pratiques de l'enculage avec le poing sont les premiers degrés de l'accomplissement de petites mises à mort.

F. : Oui, mais justement, pourtant pas des mises à mort. Quand je transperce une poupée avec des épingles pour tuer mon ennemi, il ne meurt que dans des cas très rares. Pratiquement j'ai détourné mon agression et je n'ai pas tué d'homme, mais transpercé une poupée avec des épingles. Tu ne tues pas ton partenaire, mais tu l'encules avec le poing.

E. : Exact.

F. : Qu'est-ce que tu as ressenti quand tu as lu que Pasolini avait été assassiné quelques jours après avoir achevé "Salo" ?

E. : Logique. Ce film est une conclusion. Il avait manoeuvré pour s'engager dans cette impasse et il s'est servi de ce jeune homme pour être l'exécuteur.

F. : Comment reconstitues-tu le meurtre ?

E. : Pasolini s'est choisi un jeune garçon. Ne dit-on pas, par exemple, qu'il avait mis en ordre sa succession. Ce n'est pas vraiment l'abandon précipité du travail d'une vie. Il a pris avec lui un jeune garçon à la

gare. Il est allé en voiture manger avec lui. S'il avait vu, je crois, que le jeune garçon n'avait pas été en mesure de se livrer à ces agressions stupides, leur rencontre se serait terminée après le repas. Puis il l'a fait entrer dans le décor de ses films et a mis en scène encore une fois ce film pour lui-même. Il a amené ce garçon à l'orgasme. Il l'aura vraisemblablement aussi traité de [redacted] gigolo de troisième zone. Et lui aura dit : "je veux t'enculer. Tu toucheras encore plus. Tu t'es souvent fait enculer. Ne me raconte pas d'histoires. (En plus t'es beaucoup trop parfait !) Et ainsi il l'aura manoeuvré avec des paroles appropriées jusque dans cette situation d'exception. Et alors, il se sera livré sur lui à des voies de fait, l'aura empoigné pour faire croire au garçon que c'était sérieux. Et alors, ce qui s'est exactement produit, c'est que le jeune homme ne savait plus quoi faire et qu'il s'est jeté sur lui. Et, pendant cette bagarre, Pasolini aura... alors qu'il était depuis longtemps allongé sur le sol, l'a griffé, a essayé de le mordre, a essayé de lui mettre la main au cul, ce qui chez des garçons de ce genre, est un de ces tabous insurmontables... Par des paroles, il aura continué à chauffer sa fureur à blanc. Et ce garçon ne pouvait absolument plus se tirer d'affaire et il a pris une latte, dans ce quartier des tas de choses de ce genre traînaient - J'ai été moi-même une fois là-bas. Je connais cette localité. - Simplement, il aura été pris d'une peur épouvantable, aveuglement, pas tellement en fureur, mais plutôt paniqué : comment je vais me débarrasser de ce monstre ! Il l'aura simplement frappé... Il a alors aussi perdu sa bague... est monté dans cette auto. Tout cela seulement dans une fuite panique.

F. : Mais il a pourtant écrasé Pasolini !

E. : Pasolini n'était certainement pas mort. Peut-être que Pasolini s'est accroché à la voiture, et que le garçon dans sa peur épouvantable... Pasolini était vraiment pour lui un monstre, un cauchemar, un fantôme gigantesque qui cherchait à l'étouffer. Vraisemblablement, Pasolini a rampé vers cette voiture et le garçon, dans sa peur a passé la marche

arrière et, acculé à l'obligation de s'en débarrasser, a écrasé Pasolini.

F. : Tu ne crois quand même pas que Pasolini le lui a aussi soufflé ?

E. : Mmm.

F. : Comment expliques-tu que Palosi, quand il a été arrêté, ait bien parlé de la bague perdue qui devait pourtant établir un lien entre lui et le meurtre ?

E. : Je crois qu'à ce degré de détresse dans lequel le jeune homme s'est trouvé, absolument aucun sentiment de culpabilité n'est apparu. Je crois que, de cette situation sans issue dont il avait réussi à réchapper, ce jeune homme voulait tout simplement... ça témoigne d'ailleurs de la naïveté du garçon... et aussi il voulait récupérer son bien... Je ne crois pas que le garçon ait compris quel jeu on avait joué avec lui.

F. : Tu sais comment c'est - l'année dernière, tu as été attaqué -

E. : J'étais, en bas, sur le port. Je remontais vers l'Elbehausede. Et voilà que subitement deux garçons ont surgi, m'ont braqué un pistolet sur le ventre et voulaient avoir mon argent. Je ne peux pas donner [redacted] à quelqu'un sous la contrainte ce que je ne veux pas lui donner. On ne peut pas me dépouiller. Chez moi, il y a un rideau de fer qui tombe alors. Et cette situation était tellement marrante. Ces garçons avaient 19-20 ans et étaient tellement nerveux. Ce pistolet à la main, il n'avait rien de tragique pour moi. Je me suis mis à rire parce que j'avais regardé les garçons dans le blanc des yeux. Et ça a fonctionné comme un froid ordinateur: il faut que tu amènes les garçons... Lentement dans la direction de l'Elbehausede. Là, il y a davantage de gens. Et puis j'ai regardé les garçons et j'ai vu les tatouages caractéristiques de la taule, et j'ai aussitôt commencé à leur en parler. Je cherchais délibérément à les désorienter, à les ébranler dans leur conviction que ce pistolet était réellement une protection si sûre. Et en même temps, je leur ai sorti l'argot de taule le plus cerné. Cela a produit [redacted] un deuxième effet de stupéfaction. Ils étaient naturellement audessus [redacted] sur une confrontation et étaient stupéfaits que cet adversaire, soudain, ne soit plus là.

J'ai essayé de les jouer l'un contre l'autre en demandant simplement qui était le chef et quand il y en avait un qui lâchait, je m'adressais à l'autre. Cette tension, je la relançais à nouveau en disant très froidement : es-tu encore sous contrôle judiciaire ? Et pendant tout ce temps, je n'arrêtais pas de marcher. Et ils m'accompagnaient toujours et nous sommes arrivés à l'Elbchaussee et alors je leur ai dit : Bon, les enfants, mais maintenant, arrêtons cette plaisanterie. De toute façon, je n'ai pas d'argent. Je peux tout juste vous offrir une bière. - Ils sont venus boire une bière avec moi.

F. : Ça, ça marche une fois. N'as-tu pas peur qu'une telle [redacted] situation puisse se renouveler ?

E. : Si elle se produit, elle se produira. Pendant un moment, j'ai bien essayé de me détruire moi-même, quand j'avais 13, 14, 15, 16 ans. Pendant ce temps-là, j'ai encore réfléchi : Maintenant tu vas regarder dans le pistolet quand ils vont te flinguer, et je l'admets, c'était une sorte d'impulsion morbide, vouloir savoir comment c'est. Naturellement je ne suis pas non plus un masochiste en proie [redacted] à l'envie, qui voudrait se précipiter dans la mort. En aucune façon.

F. : A cette époque-là comment cela a-t-il commencé ?

E. : A cette époque, j'ai appris que ma mère ne voulait pas de moi, qu'elle avait dû me porter à terme avec une haine épouvantable. Et lorsque j'ai eu treize ans, ma grand-mère est morte et alors ça a à nouveau repris le dessus. Je me sentais complètement superflu. Je ne savais pas quoi faire de moi. C'était quelque chose de physique. Je me haïssais. Je haïssais mon corps. Je voulais vraiment me détruire.

F. : Comment t'y es-tu pris ?

E. : J'ai bouffé des comprimés et on m'a [redacted] à temps. On m'a mis ensuite dans une clinique psychiatrique, rien qu'avec des fous, dans un

service de soins intensifs, où, à gauche et à droite, les gens mouraient. La position de cette main mourante sur le drap de toile, ce visage qui se défait lentement, cette main qui se parchemine, je les enviais de pouvoir simplement s'en aller. Ce professeur, il a dit alors qu'il ne faudrait pas que je retourne auprès de ma mère. Je devrais aller dans un internat. Mais à l'internat, j'en ai ensuite bien sûr fichu le camp. Je ne me sentais pas bien parmi les garçons. Je me sentais aussi persécuté. Je mentais. Disant que la maison de mes parents était formidable, que je pouvais rentrer à la maison le week-end, ce que je faisais d'ailleurs, mais j'errais alors simplement à travers la ville et à la fin je m'achetais un grand sac d'oranges, en prétendant ensuite que c'était ma mère qui me les avait offertes.

F. : Le mécanisme des mensonges, comment cela fonctionne-t-il chez toi ?

E. : Je ne mens absolument plus. Quand cette histoire... ce meurtre avait eu lieu, et que pendant plusieurs mois je n'ai absolument pas dit un mot à qui que ce soit - mais je me sentais soulagé. Ma mère n'existait plus pour moi. A l'audience, je l'ai vouvoyée. Une vulgaire pierre dans le sable m'aurait aussi peu intéressé. Je lui écris à l'occasion une carte postale. Mais il y a rien d'autre dedans que : Bon souvenir de...

F. : Maintenant, tu as plus de trente ans. N'y a-t-il pas toujours - même dans tes formulations exagérées - au fond, encore l'espoir d'une rédemption par ta mère ?

E. : J'y ai également songé. Mais rien que la présence physique de ma mère - être seul avec elle dans une pièce - m'inspire du dégoût.

F. : Est-ce que le dégoût est encore un signe d'attachement ?

E. : Peut-être bien. Peut-être que je l'aime aussi et que je ne veux pas me l'avouer.

F. : As-tu fait des rêves érotiques concernant ta mère ?

E. : Non.

F. : T'es-tu représenté, comment ta mère se comportait avec ses amants ?

E. : Oui. Non, je ne crois pas, je ne sais pas. Ça tournait un peu autour de ça.

F. : Comment cela ?

E. : C'est, à vrai dire, toujours une nouvelle forme de naissance. Se faufiler en elle pour être lié avec elle. Ça n'est pas une fixation sur le vagin ou sur les tétons ou sur une partie quelconque de la chair. C'est une fixation sur la chaleur, sur l'odeur, sur le sang.

F. : D'où, le sang ?

E. : Pas comme un flux de mort, mais comme un flux de nourriture. Je voulais, à vrai dire, être mis au monde par elle encore une fois, de son plein gré.

F. : Avais-tu fait, avant ces fantasmes, une expérience quelconque du sang ?

E. : J'ai eu plusieurs accidents. Etant enfant, je saignais très facilement du nez. Etant enfant, je ne pouvais pas voir de sang.

F. : Et lorsque tu as commis le meurtre....

E. : Ça n'était pas le sang que j'avais attendu. Ça ne correspondait absolument pas à ce que j'imaginais. Il aurait pu se produire - peut-être cela s'est-il produit, je ne sais pas, que ce qui courait sur mes mains, que ce soit alors le sang de cette pauvre femme, que ce soit mon sang, là c'était vraiment tout taillladé, là tout pendait vraiment, des tendons étaient, toute sensation de douleur... J'aurais pu aussi vouloir m'en barbouiller le visage, vouloir l'aspirer... j'étais... je ne pouvais pas m'en aller.

F. : Etais-tu parvenu à ce que tu voulais ?

E. : J'étais formidablement soulagé, formidablement libéré, j'aurais même peut-être ri, j'aurais peut-être chanté.

F. : Si tu étais jugé aujourd'hui, comment jugerais-tu cet acte ?

E. : Je ne sais pas. Je ne sais pas. Cet acte a été expié par dix années. On ne donne pas plus de dix ans. Ce serait exactement aussi

idiot de dire : quatre, cinq, six ans.

F. : L'acquittement ?

E. : L'acquittement s'il était possible de pouvoir vivre sans cette société. Cette société doit se protéger d'actions comme la mienne.

F. : Ainsi, au fond, tu n'étais pas du tout mécontent d'avoir été condamné ?

E. : Cela m'a donné le temps de méditer là-dessus. S'ils m'avaient acquitté, j'aurais été complètement décontenancé et je n'aurais pas su ce que je devais faire de moi.

F. : C'est ce que Genet dit : nous ne voulons pas de clémence.

E. : Non. Je ne voulais pas de clémence.

F. : Comment expliques-tu qu'une chose de ce genre puisse arriver ?

E. : Si je cite le psychiatre, c'est nettement un cas d'épanchement brutal d'agressivité - [illegible] quoi que cela puisse être.

F. : Mais quelle est ton explication ?

E. : Je suis né, bien que je n'aurais pas dû naître. J'ai souffert des années durant d'être là. J'ai cherché de la tendresse. Je ne l'ai pas trouvée. J'ai cherché un être qui aurait pu me guider et aux pieds duquel j'aurais pu me tenir. A l'école, j'avais ce professeur de physique-chimie, dont je croyais que c'était un père et qui en fin de compte éprouvait pour moi simplement un intérêt sexuel. Ça m'a vachement rempli de méfiance. Puis il y a eu la tentative d'autodestruction latente. J'étais complètement ramolli. Je ne savais absolument pas quoi faire de moi. Mes pieds étaient trop grands pour moi, mes bras étaient trop longs pour moi. Ensuite, la clinique psychiatrique. J'admirais ce médecin. Je l'aimais, d'ailleurs, peut-être parce qu'il était le premier être qui m'écoutait, pour qui j'aurais fait n'importe quoi. Pour lui j'étais un phénomène médical.

F. : Comment cela ?

E. : A partir de je ne sais quels Q.I. ou tests. Il a tout le temps fait de nouveaux trucs. J'étais très instable et j'avais toujours peur.

Tout simplement, j'avais peur de tout. Peut-être que c'était [redacted] seulement la crainte d'être encore une fois victime d'[redacted] bien) [redacted]. Et puis, o.k. alors la clinique psychiatrique, la fascination de [redacted] mourir. Les histoires d'internat. Et puis, oui, comme j'ai déjà dit, puis l'escalade de cette histoire, puis s'est produit ce... ce meurtre. Tu étais absolument le premier avec lequel j'ai [redacted] parlé de ce complexe. Tu seras également le seul. Je n'ai plus envie d'en parler. Je ne t'ai parlé de cette histoire que parce que j'aimerais que d'autres peut-être comprennent quelque chose.

F. : Est-ce que cela a été mal relaté dans la presse, ou bien a-t-on fait des comptes-rendus convenables.

E. : Je ne sais pas.

F. : Tu ne les a pas lus non plus ?

E. : Non. Sûrement pas.

F. : Il n'a rien été publié qui contredise ta version ?

E. : On n'a pas pu parler ou écrire à ce propos autrement, parce qu'on a à peine parlé de cette affaire.

F. : Parce qu'il y a des ragots.

E. : Sûrement qu'il y a des ragots.

F. : Il ne faut pas y croire.

E. : Et on... On a bien sûr cette histoire... parce qu'il n'y avait aucune explication à cela... On l'a diffamée en la qualifiant de... de simple... de meurtre avec... avec vol à main armée particulièrement grave ou quelque chose comme ça.

F. : Qu'est-ce qui a donc pu être volé là ?

E. : A un moment ou à un autre je me suis enfui et j'avais avec moi ma serviette de collégien que j'avais aussi bien sûr en entrant dans le logement. Personne ne sait pourquoi. J'ai aussi bien sûr le manteau sur moi... Et j'avais aussi une sorte de chapeau tyrolien que j'ai perdu dans ce logement. J'ai tapé sur cette femme à coups de coupes de

cristal, de vases de cristal et d'objets du même genre. La question... j'ai dû la piquer avec je ne sais quels ciseaux, qui devaient se trouver quelque part dans une coupe quelconque. Dispersés, tout autour, des bons de réduction, des cartes postales etc. Et je dois- lorsque je me suis réveillé de ce... extase ou de ce rêve, parce que des gens venaient en courant de cette maison, je dois Lorsque je suis ensuite parti avoir emporté cette serviette de collégien et avoir mis les ciseaux dans cette serviette de collégien et un porte-monnaie quelconque avec de l'argent ou deux, un vide ou... je ne sais pas. Dans je ne sais quel porte-monnaie il y avait, je crois, quinze dollars.

F. : Pourquoi as-tu donc précisément mis un porte-monnaie là-dedans ?

K. : J'ai aussi mis là-dedans je ne sais quels gants de couleur ou un gant. Je ne sais pas d'où cela venait. Il y avait aussi des éclats de cristal de ces coupes dans cette serviette, qui était également pleine de sang. Et alors on a ensuite essayé d'en déduire un meurtre avec vol à main armée particulièrement grave... Voilà,en fait, l'histoire.

F. : Est-ce que l'idée de t'approprier quelque chose...

K. : Ils, non, ils ont fait autre chose. Ils m'ont demandé si j'avais eu besoin d'argent et j'ai dit "oui". Ce qui n'est absolument pas vrai. Mais j'aurais confirmé n'importe quoi. Là-haut dans ma tête il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. Je n'étais à vrai dire jamais vraiment là. J'écoutais en moi...

F. : Quel a été alors le facteur décisif? Est-ce qu'il se peut que cela ait été lié avec une demande d'argent ?

K. : Certainement pas. C'était encore deux ans auparavant, une amie de ma mère, d'un certain âge, qui n'avait rien que des vieilles choses dans son appartement et je faisais les courses pour elle. Elle avait beaucoup , beaucoup de bijoux. Je rêvais beaucoup et ainsi de suite et je trouvais les bijoux très beaux et comme elle laissait traîner

partout ses - que sais-je - bagues de diamant, bagues d'émeraude, j'ai essayé une de ces bagues. Et à ce moment elle est entrée dans la pièce et j'avais peur qu'elle m'engueule et je n'ai trouvé aucun moyen de reposer cette bague. Alors je l'ai gardée à la main et puis, je suis sorti de l'appartement. Ensuite, j'ai erré à travers la ville parce que je ne savais pas comment rendre cette bague. Pendant ce temps, elle avait découvert la perte de cette bague qu'elle prétendait précieuse et avait alerté la police et la police me cherchait. Entre temps, j'avais naturellement enlevé depuis longtemps la bague de mon doigt et je l'avais fourrée dans mon étui à peigne pour ne pas perdre cette bague et alors un panier à salade m'a ramassé et m'a conduit au poste et là, on a ensuite trouvé cette bague et après on m'a permis de retourner à la maison et puis il y a eu ensuite une audience. Je suppose qu'elle ne voulait pas du tout récupérer la bague, ou bien qu'elle avait immédiatement signalé cette perte à l'assurance en annonçant une valeur nettement plus élevée que celle de cette bague. Pour moi c'était une bague avec des pierres multicolores. La procédure fut suspendue pour mise à l'épreuve. Et c'est sur cette circonstance que les juges se sont fondés par la suite pour dire que j'avais voulu m'approprier je ne sais quel bien appartenant à un autre. C'est pourquoi ils désiraient aussi avoir leur crime scrupuleux. Je n'ai même pas eu communication du gigantesque rapport d'expertise du professeur. On m'a dit que ça avait été d'un bout à l'autre un (unique) plaidoyer en ma faveur. Mais le tribunal ne s'y est pas tenu, sous prétexte qu'on ne doit pas décortiquer une âme jeune.

F. : Quel monde trouves-tu le plus sadique : le monde des rédactions, le monde de la prison ou le monde des gens de cuir.

E. : Plus hypocrite, parce que plus absolue et plus malhonnête - c'est la situation de la prison, de la justice qui l'est. Ce sont des hypocrites. Ce sont des menteurs en puissance. Ils cherchent, à vrai dire, seulement une justification pour détruire des êtres, anéantir des êtres humains.

F. : Crois-tu que tes tendances sadiques ont été déterminées par le temps que tu as passé en prison ?

E. : Je dois beaucoup, énormément, au temps passé en prison, parce que je suis devenu là exactement ce que je suis aujourd'hui. J'ai terriblement souffert de cette forme d'avilissement. Ils pouvaient faire de toi ce qu'ils voulaient. Mais au bout d'environ cinq ans, il y a eu un déclic, j'ai tout d'un coup décidé de vouloir vivre, plus seulement de me laisser vivre. Et alors j'ai commencé une... une... de terrible résistance. J'ai été aussi discipliné et acharné que je le suis en fait aujourd'hui. C'est à ce temps-là que je le dois. Ça me rend inattaquable. En vérité, je peux dire aujourd'hui que je ne suis pas un type agressif. Je peux être très dur. Je peux être très acharné. Aujourd'hui, je peux sans peine tuer quelqu'un, si je le voulais. Mais je ne le veux pas. Parce que je tiens tout sous contrôle et que je ne veux en aucun cas me lâcher la bride. Je ne veux pas. Je ne bois pas. Je ne prends pas de drogue. Je me contrôle aujourd'hui vraiment jusqu'au bout des orteils. Ce... ce terrible déraillement... ne doit plus jamais se produire, parce que cette sorte de dégradation, de mise sous tutelle, cette sorte de perte de soi-même... je... on ne peut pas la vivre une seconde fois.

F. : Tu as tout dit, de ton point de vue, sur le rapport entre le milieu cuir et ton acte.

E. : Oui, je crois, que la raison, c'était aussi simplement de vouloir me découvrir moi-même. Je voulais savoir très exactement comment il avait pu m'arriver que les digues soient rompues.

F. : Tu jouais encore une fois de bout en bout ce qui t'était arrivé dans la vie.

E. : Oui.

F. : Etait-ce toujours conscient ?

E. : Au début, ce n'était pas conscient, parce que dans ce milieu cuir, parce que là un formidable élan de camaraderie venait à ma rencontre.

F. : Pourrait-on dire que le milieu [redacted] cuir a été pour toi une sorte de thérapie théâtrale ?

E. : C'est possible. J'ai inversé la chose. Moi-même qui avais été une victime, j'ai renversé ce rapport et je me suis cherché ma victime.

F. : Pourrait-on dire qu'au milieu des névroses de notre société, à New York, à Hambourg, à Berlin, à Paris, le milieu cuir offre la possibilité d'une thérapie ?

E. : Oui. Possible. Regarde, c'est effectivement... et nous revenons là au point de départ : ~~Faire-soi des victimes parmi les autres~~ Transformer les autres en victimes avant d'en devenir une toi-même.

F. : Sur quoi, tu ne lui fais jouer dans le milieu cuir que le rôle d'une sorte de victime.

E. : Je ne sais pas. Je conteste que ce ne soit qu'une sorte de jeu. Cela prend le masque du jeu.

F. : C'est donc de la réalité sanglante qui se métamorphose en jeu et ce jeu se métamorphose à son tour en réalité sanglante ?

E. : Oui.

F. : Comment a évolué le milieu cuir, à Hambourg, après la première rencontre de cuir en 1970 ?

E. : Il y a eu entre-temps deux autres rencontres de cuir. On a maintenant fondé un club avec des statuts et un comité de direction, avec une commission d'admission et des séances dans un restaurant de poissons.

F. : Chez Scholle. As-tu été témoin qu'à Hambourg ou à New York quelqu'un se soit excité au point que les barrières dressées contre l'anéantissement aient été enfoncées ? Qu'au sein du milieu cuir des gens aient été amputés ou assassinés ?

E. : Non, je n'en ai personnellement jamais été témoin. Mais j'ai

lu qu'il doit y avoir un groupe de sadiques qui entraînent des gens de chez nous là-bas sur la côte californienne, les maltraitent effroyablement et les tuent ensuite en leur enfonçant des pieux effilés dans l'anus.

F. : Ce sont des meurtres sadiques. Mais ce ne sont pas des gens qui appartiennent aux clubs de cuir ?

E. : Ce sont des gens qui fréquentent les bandes de cuir. Mais on ne les connaît pas. Il y a une foule de gens qui se mêlent à ces bandes et y cherchent leurs victimes. Cette histoire continuera toujours à se produire.

F. : Elle se produirait sans qu'il y ait de rencontres de cuir ?

E. : Je pense que oui.

F. : On ne peut donc pas dire que la mode du cuir, que les fétichistes du cuir amèneraient les gens à torturer des êtres humains à mort.

E. : Une telle conclusion serait fausse.

F. : Tout de même : je pense à la pièce avec le fourneau à gaz et la rigole, lors de la première rencontre de cuir - cela avait quelque chose du camp de concentration. N'as-tu pas de difficultés d'identification ? De te retrouver avec des attitudes qui rappellent les camps de concentration ?

E. : Le camp de concentration était avant mon époque. Mais ces histoires de savoir de la douleur et de la souffrance de l'autre, c'est sûrement la même chose que les camps de concentration.

F. : Serais-tu volontiers allé au service militaire ?

E. : Non. Les circonstances du cours de ma vie ont simplement résolu la chose d'elles-mêmes. D'un autre côté, comme je venais précisément de sortir d'un conditionnement, d'un dressage, d'une mécanisation, après tant d'années je n'avais bien sûr aucune envie de retourner dans un nouveau dressage.

F. : Il y a, pour le moment, une vague de nostalgie nazie. Cela a-t-il un attrait pour toi ?

E. : Non.

F. : Que penses-tu de Hitler ?

E. : S'il avait gagné la guerre ce serait aujourd'hui le grand homme. C'est bien là la malhonnêteté. Napoléon c'est encore aujourd'hui le grand capitaine.

F. : Est-ce que son idéologie était condamnable ?

E. : Je considère quelque chose de ce genre comme absurde, simplement parce que ce n'est pas faisable. Et avant tout qu'est-ce qui nous donne l'outrecuidance morale de nous imaginer que nous serions les seigneurs et que les autres seraient les valets ?

F. : Aurais-tu travaillé dans un camp de concentration ?

E. : C'est une question très difficile. Parce que, d'une part, ces formidables pouvoirs, permettant de jouer avec des hommes sans qu'ils puissent se défendre... On peut anéantir des hommes. On peut dégrader les hommes en objets, parce que les hommes n'ont pas réussi à en détruire un eux-mêmes. Un sorte de délégation de vengeance à multiple degrés. Si on me posait la question aujourd'hui je dirais non.

F. : Par une décision morale ?

E. : Oui.

F. : Et quels sont les fondements de cette morale ?

E. : Il n'est pas admissible qu'on puisse éliminer des gens en raison de leur race, de la couleur de leur peau, de leur position sociale.

F. : Quelles sont les choses sadiques les plus extrêmes que tu serais prêt à infliger à quelqu'un ?

E. : Je n'ai plus envie de torturer des gens. Je n'ai pas envie non plus de me laisser torturer.

F. : On dit toujours qu'un sadique est aussi un masochiste potentiel et un masochiste également un sadique en puissance

E. : Je connais toute une série de gens qui sont sadiques d'esprit, masochistes de corps. C'est de ceux-là, je crois, qu'il y a le plus. La plupart agissent comme des sadiques par méconnaissance de leur personnalité et ils surcompensent leurs complexes d'infériorité, leurs névroses, leur puissance défaillante par leur sadisme, alors qu'en vérité si on les libérait de cette obligation de performance, ce seraient les petites souris qui aimeraient se blottir autour de la botte.

F. : Tu disais qu'ils pourraient, sans difficulté, être intégrés dans un Etat fasciste. Est-ce qu'ils le pourraient parce qu'ils sont préparés par le milieu cuir à participer passivement à une sorte de succédané du fascisme ?

E. : Oui.

F. : Ou à un psychodrame qui justement les délivre du fascisme ?

E. : Non. Je ne crois même pas qu'ils aient la moindre conscience de tout ce processus, de tous ces courants subliminaux.

F. : Demain tu reçois les épreuves d'un journal dont tu es le rédacteur en chef. As-tu envie de parler de ton projet ?

E. : C'est une revue homosexuelle. Le tirage baissait. Cela a conduit l'éditeur à me demander si j'aurais envie de mettre sur pied un projet pour remonter la revue. Ce projet, on l'a produit le premier numéro. Je crois qu'en Allemagne il n'y a plus de marché exclusivement homosexuel. Je crois que nous n'avons encore une chance que si nous faisons une brochure avec de l'information aussi bien que de la distraction, à assez large diffusion... culturelle également, dans un format maniable, et avec une couverture qui n'oblige pas beaucoup de nos gens à faire acheter la brochure par leur amie - Un mélange de Playgirl, After Dark, Dance Magazine. J'ai fait entrer un certain nombre de gens très bons dans la

brochure, des amis pour la plupart, étant donné qu'avec le maigre budget de la rédaction, on ne peut pas payer la revue, que l'éditeur est lui-même hétérosexuel et n'a aucune envie d'investir encore quoi que ce soit dans le marché pédé. Il veut y trouver son profit et that's it. Mon objectif est simple, balancer par dessus bord tout ce bla-bla-bla autour de l'émancipation, devenir intéressant pour les clients des annonces, pour les hétérosexuels, les bisexuels, les lesbiennes.

F. : Supposons que tu obtiennes une montée formidable du tirage et un volume d'annonces inouï - quels sont tes objectifs de rêve.

E. : J'essaierais tout d'abord de mieux payer mes collaborateurs. Je m'éfforcerais de faire entrer dans la revue les meilleures têtes du marché international.

F. : Peux-tu citer des noms ?

E. : Genet. Félix Rexhausen. Hans Jörg Martin. Des nouvelles choses de toi. Hans Mayer. Fritz J. Raddatz. Helmut Heissenbüttel. Truman Capote. James Baldwin. J'imprimerais des extraits des manuscrits de Pasolini.

F. : Cela reste dans le domaine du possible. Je pensais au délire... à l'idée de rêve...

E. : Je dois dire que je ne délire plus du tout, que je n'ai plus de rêves, que je n'ai jamais eu vue que le faisable. J'aimerais, comme en Autriche l'homosexualité a beaucoup [redacted] le caractère d'un ghetto ... j'aimerais bien faire poser douze questions à Kreisky, soumettre les mêmes questions à Schmidt et à Giscard d'Estaing. Je ne voudrais pas suivre la tendance générale qui veut que l'homosexualité soit quelque chose de chic. Je trouve que les nôtres devraient sortir de cette conscience d'être une super-caste délite. Le plus important qu'ils doivent comprendre est qu'ils sont normaux. Ni meilleurs ni pires.

F. : Dans l'immédiat, tu ne vas pas disposer de gros moyens financiers. Tu vas devoir évoluer dans une jungle, qui, comparée à Sankt-Pauli, est infiniment plus dure, la jungle des agences de photos, des agents des rédactions, des modèles. Te sens-tu mûr pour ce monde

E. : Je sais combien ça va lentement et j'essaie de trouver un chemin praticable et cela aussi avec une certaine brutalité. Si quelqu'un se met délibérément et méchamment en travers de mon chemin, il s'agira qu'il y en ait un qui dégage le chemin et ce sera vraisemblablement lui.

F. : Mais tu avais pourtant une révolte poétique - au sens de Genet- contre l'état de choses ?

E. : Pendant ces années, j'ai compris la notion d'autonomie, pigé celle de liberté, ce qui est possible pour moi en raison de mes moyens réduits et à l'intérieur de mes limites.

F. : Tu as eu comme écrivain à souffrir des rédacteurs en chef. Comment feras-tu mieux aujourd'hui comme rédacteur en chef ?

E. : Je ne modifie pour ainsi dire jamais rien aux textes de mes auteurs.

F. : Comment réagirais-tu vis-à-vis d'un rédacteur en chef qui dirait : en règle générale, je ne modifie absolument pas les textes de mes collaborateurs ? Ne dirais-tu pas : il faut dire : je ne modifie pas les textes de mes collaborateurs ?!

E. : C'est juste. Je peux le prendre à mon compte.

F. : Pourquoi écris-tu ?

E. : Je veux donner aux gens quelques impulsions à penser.

F. : Quel est ton prochain projet ?

E. : Je veux écrire toutes les expériences de ma vie en commun avec un être plus âgé. Le quotidien. Les hauts. Les effondrements. Les difficultés. Les charmes. La joie. La douleur. Les déceptions. Le bonheur qu'on donne. Le dévouement l'un pour l'autre. Le redressement encore et encore. Les moments d'épuisement.

F. : Tu as dit que les amis étaient des êtres qu'on se réjouit de revoir. T'es-tu réjoui de cette troisième interview ?

E. : Oui.

F. : As-tu - et je te prierais de ne pas dire "oui" par goût de la pointe et de ne pas dire "non" pour me ménager - as-tu pensé à me

tuer ?

E. : J'y ai pensé. Mais mon sentiment d'amitié avec toi, mon sentiment de solidarité a été plus fort que de céder à ces impulsions.

F. : Sais-tu maintenant qu'un tel acte ne peut plus faire partie d'une dispute ? Est-ce terminé ?

E. : C'est terminé.

F. : Est-ce terminé vis-à-vis de tous les hommes ?

E. : Oui, sûrement.